

T. C.
İSTANBUL ÜNİVERSİTESİ
SOSYAL BİLİMLER ENSTİTÜSÜ

BATI DİLLERİ VE EDEBİYATI ANABİLİM DALI
FRANSIZ DİLİ VE EDEBİYATI BİLİM DALI

YÜKSEK LİSANS TEZİ

LA NOTION DE ‘LOI’ DANS L’ŒUVRE DE CAMUS INTITULEE
***CALIGULA* : UNE LECTURE BACHELARDIENNE**

EMRE UTAŞ

2501190245

TEZ DANIŞMANI
DR. ÖĞR. ÜYESİ SELİN GÜRSES ŞANBAY

İSTANBUL- 2021

ÖZ

LA NOTION DE ‘LOI’ DANS L’ŒUVRE DE CAMUS INTITULEE *CALIGULA* : UNE LECTURE BACHELARDIENNE

EMRE UTAŞ

20. yüzyılın en baskın ve disiplinlerarasılık açısından en geniş okuma alanı sağlayan yazınsal akımlarından absürdizmin kurucularından Albert Camus’nün *Caligula* adlı yapıtı bireyi toplumun ve başkaldırının merkezine konumlandırmaktadır. Bu çalışmada, bu yapıtın ana karakteri olan Caligula’nın ve diğer aktörlerin bir olgu olarak *Yasa* karşısında ya da *Yasa*’nın içinde kendilerini nasıl konumlandıklarını ortaya çıkarmak ve bu sosyal olgunun yapısı incelenmek istenmiştir. Bireyin hem iç dünyasında hem de kendini çevreleyen dünyada karşı karşıya kaldığı *Yasa* olgusu, dönemin Fransız düşünürlerinden Gaston Bachelard’ın fenomenolojik (görüngübilimsel) eleştirilerinin sunduğu yaklaşımlarla ele alınacaktır.

Anahtar kelimeler: Fenomenoloji, Albert Camus, *Yasa*, Gaston Bachelard, Jean Baudrillard

SOMMAIRE

LA NOTION DE ‘LOI’ DANS L’ŒUVRE DE CAMUS INTITULEE *CALIGULA* : UNE LECTURE BACHELARDIENNE

EMRE UTAŞ

Albert Camus est l'un des fondateurs de l'absurdisme qui occupe une place primordiale dans le monde de la philosophie contemporaine. Dans sa pièce de théâtre tragique intitulée *Caligula*, Camus fait de son héros une figure centrale de la révolte contre la société à laquelle il appartient. Notre travail s'intéresse aux prises de position et aux révoltes de Caligula et des différents protagonistes contre les lois auxquelles ils sont tous assujettis. Les lois instituées s'imposent à eux tant dans leur vie individuelle que dans leur vie sociale, ce que nous étudierons à la lumière des approches de la critique phénoménologique de Gaston Bachelard.

Mots-clés : Phénoménologie, Albert Camus, Loi, Gaston Bachelard, Jean Baudrillard

ABSTRACT

LA NOTION DE ‘LOI’ DANS L’ŒUVRE DE CAMUS INTITULEE *CALIGULA* : UNE LECTURE BACHELARDIENNE

EMRE UTAŞ

Albert Camus is one of the founders of absurdism, considered as the most dominant and philosophically the most intensive movement of the modern era. In his masterpiece titled *Caligula*, author situates the protagonist in the centre of the society and of the revolt to said society. In this work, the object of study is determined as Caligula’s and the other actors’ choice of positioning against and in *the law* as an imposing entity, and the structure of this social entity itself. The notion of *the law* that the characters confront in their inner universe, as well as in the social world that surrounds the individual is analysed under the light of Gaston Bachelard’s method of approach with critical phenomenology.

Keywords: Phenomenology, Albert Camus, Law, Gaston Bachelard, Jean Baudrillard

AVANT-PROPOS

Dans ce travail, nous analyserons le phénomène social de *la Loi* à travers les positionnements des différents protagonistes dans la pièce dramatique d'Albert Camus intitulée *Caligula*. Notre travail porte sur la façon dont chacun des protagonistes du *Caligula* de Camus se positionnent face aux lois auxquelles ils sont confrontés. Pour ce faire nous convoquerons certains des aspects de la phénoménologie de Gaston Bachelard.

En construisant notre recueil de références, notre parcours scientifique s'est limité, comme déjà précisé, à l'approche phénoménologique de Bachelard afin de maintenir la pertinence des analyses autour du thème de *la Loi*. Convoquer Bachelard nous permet de questionner les réactions et les révoltes des hommes face aux lois auxquels ils doivent se soumettre.

Lors de notre étude, nous allons également faire référence à la théorie de Jean Baudrillard, le philosophe qui a théorisé les mécaniques internes de la simulation et du simulacre. Ces références nous permettront de distinguer les phénomènes naturels engendrés par une entité cognitive.

Dans la première partie de notre étude, nous présenterons les éléments fondamentaux de l'approche méthodologique de Bachelard et de Baudrillard. Dans la deuxième partie nous tenterons, à travers des exemples concernant différentes fonctions et différents rôles en lien avec des éléments régulateurs de la Loi, de proposer une lecture de ces différents phénomènes en convoquant différentes théories sur la pièce.

Remerciements

Je souhaite tout d'abord-remercier ma directrice de mémoire, Madame Selin GÜRSES ŞANBAY pour son accompagnement et pour la patience dont elle a fait montre tout au long de ce travail. Je souhaite ensuite remercier mes amis Göksu Ece YILDIZ, Emir ÜNALAN, Rudy SOLAKOĞLU et Selim AKALAY qui m'ont accordé leur amitié pleine d'attention, ce qui m'a permis de garder la tête froide tout au long de ce travail.

Enfin mes plus vifs remerciements vont à ma mère, Madame Mine PINAR pour le soutien sans faille dont elle fait preuve malgré sa méconnaissance de la langue et de la littérature françaises.

Emre UTAŞ

Istanbul- 2021



*« Accorde donc à ton serviteur un cœur intelligent pour juger ton peuple, pour
discerner le bien du mal! Car qui pourrait juger ton peuple, ce peuple si
nombreux? »*

1 Rois 3 :9.

*« Le plus haut des tourments humains est d'être jugé sans loi. »
Albert Camus – La Chute*

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE.....	iii
AVANT-PROPOS.....	v
TABLE DES MATIERES	viii
TABLE DES SCHEMAS	x
INTRODUCTION.....	1
1- LA PREMIERE PARTIE L'APPROCHE METHODOLOGIQUE.....	6
1.1- La problématique philosophique ou la méthode bachelardienne	6
1.2- La problématique de la linéarité de l'histoire	15
1.3- La problématique de la simulation ou l'approche baudrillardienne	18
2- LA DEUXIEME PARTIE L'ANALYSE DU <i>CALIGULA</i>	22
2.1- Eléments biographiques de l'auteur et approche générale de la pièce.....	22
2.2- Analyse de l'Acte I	24
2.2.1- Quelques catégories binaires relatives à la Loi et la sphère bachelardienne	24
2.2.2- Le complexe de Janus	30
2.2.3- L'arrivée de Caligula	31
2.2.4- Le danger de la position ultime.....	32
2.2.5- Les perceptions différentes sur Caligula.....	32
2.2.6- La corruptibilité du système	33
2.2.7- La perversion de la démarche du système	34
2.2.8- L'effet de la position ultime.....	36
2.2.9- Le pouvoir de valorisation.....	36
2.2.10- Le complexe d'Icare.....	37
2.3- Analyse de l'Acte II.....	42
2.3.1- Le conflit entre deux systèmes régulateurs.....	42
2.3.2- La position de Cherea	43
2.3.3- Les positions de Cæsonia et d'Hélicon	44
2.3.4- Le nouvel état de la Loi et de Caligula	45
2.3.5- Le complexe d'Ozymandias	47
2.3.6- La perversion des valeurs.....	51
2.3.7- La position de Scipion.....	52

2.3.8-	Les acteurs autour du feu bachelardienne.....	53
2.3.9-	La confrontation entre Scipion et Caligula.....	54
2.4-	Analyse de l'Acte III	57
2.4.1-	La déformation des valeurs	57
2.4.2-	L'hyperréalité des éléments régulateurs dans la Loi	59
2.4.3-	L'impossibilité et la lune bachelardienne	62
2.4.4-	Le rapport entre Caligula omniscient et humain	64
2.4.5-	La confrontation entre Cherea et Caligula, la notion de récompense.....	65
2.5-	Analyse de l'Acte IV	69
2.5.1-	Le changement de position de Scipion	69
2.5.2-	Le changement de position de Cherea.....	71
2.5.3-	Le complexe d'Héphaïstos.....	72
2.5.4-	L'effet destructif du complexe d'Ozymandias	74
2.5.5-	Le pouvoir créatif de la simulation.....	75
2.5.6-	<i>La porte et le cendre bachelardien</i>	77
2.5.7-	La finalisation de la démarche de la Loi	80
	CONCLUSION	83
	BIBLIOGRAPHIE.....	87

TABLE DES SCHEMAS

Schéma 1- Les états de Caligula d'après le complexe d'Icare.....	41
Schéma 2- Les perspectives des états de Caligula dans l'espace de la Loi	41
Schéma 3- Les positionnements des acteurs autour des feux prométhéens.....	45
Schéma 4- La comparaison des complexes de Janus et d'Ozymandias.....	51
Schéma 5- La confrontation entre Scipion et Caligula	57
Schéma 6-: Le changement du rôle de Cherea.....	69
Schéma 7- Les positionnements des acteurs autour des feux.....	72
Schéma 8- Le positionnement final de Caligula	82

INTRODUCTION

Notre mémoire a pour but d'examiner, dans le *Caligula* d'Albert Camus, les positionnements des différents protagonistes par rapport à la Loi dans une approche thématique et phénoménologique bachelardienne. Notre projet est d'étudier les caractéristiques principales de la Loi à travers la figure de Caligula, le personnage principal pris dans les raies de ses relations à soi-même et aux autres.

Avant d'expliquer notre compréhension du phénomène de *la Loi*, nous souhaitons d'abord consulter les définitions que deux dictionnaires différents donnent du terme Loi. Selon *Le Larousse*, une loi est : « *Règle de conduite, conventions établies par les membres d'un groupe, par la morale ou la vie sociale, etc.* »¹ Le Robert indique, quant à lui : « *Règle ou ensembles des règles obligatoires établies par l'autorité souveraine d'une société et sanctionnées par la force publique* ».² Ce que nous voyons grâce à ces deux définitions c'est que la loi est définie comme un ensemble des convictions utiles pour la régulation des actes et droits par les morales communes. Définir le phénomène nous invite à convoquer une autre définition : « *Fait observé, en particulier dans son déroulement ou comme manifestation de quelque chose d'autre* ».³ A partir de cette définition, ce que nous appelons *un phénomène* est vue comme une entité, ou un fait qui peut être observé plutôt qu'un simple concept supérieur où les significations et descriptions des autres notions spécifiques accumulent. Dans notre étude, la définition que nous retiendrons du phénomène de la Loi ne se restreindra pas seulement à son sens judiciaire ; nous l'envisagerons comme une force sociale qui régule les membres de la société et qui s'impose à tous de façon bienveillante. Cette approche de la notion nous permettra d'observer les différents états ainsi que les conséquences que *la Loi* quand elle est appliquée peut avoir quant aux

¹ Larousse, un dictionnaire de la langue française:

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/loi/47700>

² Le Robert Dico en ligne, un dictionnaire de la langue française:

<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/loi>

³ Larousse, un dictionnaire de la langue française:

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ph%C3%A9nom%C3%A8ne/60204>

individus et la société. Après avoir déterminé les différents aspects du phénomène en définissant les modalités de son existence dans la vie sociale, nous rechercherons à montrer comment les différents personnages se positionnent quand ils tombent sous le joug de la Loi. Avant d'analyser notre sujet, nous motiverons notre choix de l'œuvre de Camus, de la méthode et les caractéristiques dudit phénomène.

La philosophie, s'intéresse à la réalité ou à l'évanescence des faits dans l'univers, la phénoménologie, quant à elle, vise à expliquer ontologiquement les différents états dans lesquels une chose peut se trouver. Pour appeler quelque chose un « phénomène », n'importe quelle notion ou quel élément de l'existence, la phénoménologie se fonde sur l'analyse directe de l'expérience vécue par un sujet. On recherche le sens de l'expérience à travers les yeux d'un sujet qui rend compte de cette expérience.

La différence entre le phénomène et la notion est liée à la différence entre la totalité et la contextualité. Alors qu'une notion peut se transformer au niveau du sens dans le contexte où elle est utilisée ; le phénomène explique l'objet par son intégralité préalable d'une prédication attachée aux connaissances communes, ou aux rationalités subjectives.

A ce stade, il apparaît la première tension quant à l'approche retenue dans notre mémoire. Bien que la phénoménologie soit une approche qui appartient au domaine philosophique, nous ne pouvons pas l'appliquer à un texte poétique comme une critique littéraire. Si nous analysons une œuvre littéraire quelle qu'elle soit, en adoptant un point de vue phénoménologique sans nous débarrasser de sa nature philosophique, rechercher des phénomènes dans l'œuvre n'est alors pas possible ; l'acte de création et le produit seront rendus les objets primaires d'une analyse phénoménologique puisque l'initiative et la production physique surpassera le contenu abstrait au niveau de l'observation. La méthode d'analyse adoptée pour cette étude nous permet d'inclure l'élément de l'imagination et de ses effets à notre recherche,

devient impossible à cause de la nature orientée vers l'intérieur de la méthode où l'observateur ne peut pas contourner tous les éléments qui viennent avant de l'œuvre.

Dans la deuxième partie où nous expliquerons notre approche, elle sera dédiée à la différence entre la poésie et les citations des œuvres qui sont libres de la progression temporelle et que Bachelard a choisi d'analyser dans ses recherches avec la façon où il a isolée une partie importante de la totalité des œuvres, et la structure chronologique de la pièce que nous ne pouvons pas ignorer. En imitant l'approche de Bachelard, on prend le risque d'ignorer les états différents de la Loi au cours du programme narratif. Donc, il doit trouver une approche alternative à cette structure chronologique de la pièce, où les états des acteurs et des éléments analysés changent avec le parcours linéaire de la narration.

Dans notre mémoire, à la suite de la méthode et de la phénoménologie lui-même, notre premier réflexe sera d'examiner la façon d'existence des *choses*, ou selon notre perspective, des phénomènes. Cela nous emmène à le troisième conflit, à savoir le phénomène de la Loi. Aussi bien qu'il est futile de nier la différence entre les phénomènes qui subsistent dans le monde naturel et ininterrompu par les significations d'un être cognitif, et les phénomènes qui sont les innovations et les abstractions d'une société instinctivement créative, il est impossible de l'éviter à cause de la méthode bachelardienne. Si nous nous désengageons d'aborder la différence dans une étude où nous nous étions consacrés à examiner un phénomène qui est naturellement *construit*, nous nous trouverons dans une impasse où nous devons exclure l'effet social quant au phénomène ou quant à l'effet psychologique du phénomène sur les acteurs. Il nous faut affronter cette impasse pour obtenir une sorte d'explication qui indique à la nature *construite* du phénomène. Ce n'est qu'alors que nous nouerons les réseaux des phénomènes qui sont tournés vers notre objet d'étude original.

Telles sont les problématiques de notre mémoire. Après avoir les aborder, il sera possible d'analyser les positions de Caligula contre la Loi comme un phénomène où, avec lui, tous les autres personnages s'adaptent pour subsister dans la société, laquelle

régule tous ses membres, par ses membres. De plus, c'est encore après avoir abordé, qu'il sera possible de distinguer notre méthode, modifiée pour mener une critique littéraire, raffinée des abstractions philosophiques qui arrivent avec la phénoménologie, et des contextualisations.

En somme, dans le mémoire, nous approcherons ces trois problématiques dans le premier chapitre où nous établirons l'approche méthodologique appliquée au corpus du mémoire. En examinant la première problématique de la différence entre une méthode philosophique et une méthode littéraire, nous essayerons de mieux définir l'approche de Gaston Bachelard aux œuvres littéraires afin d'expliquer les états différents des phénomènes en comparaison avec une approche purement philosophique qui peut ignorer le facteur de l'imagination et de la rêverie dans l'étude d'un texte littéraire donné.

Dans la deuxième partie de l'approche méthodologique, nous adresserons la nature linéaire d'un texte dramatique et la poésie puisqu'elle est généralement l'objet d'étude de Bachelard dans son analyse des textes littéraires. En nous référant à la linéarité chronologique d'une pièce donnée, nous évaluerons la façon d'approchement au corpus.

Quant à la troisième partie, nous comparerons la nature des phénomènes préexistants à la perception et ceux qui sont produits par un acte cognitif. Pour mieux l'analyser, nous ajouterons à la méthode du mémoire l'approche de Jean Baudrillard afin de distinguer les qualités du phénomène de la Loi, en référant les notions de la simulation et du simulacre.

Dans le deuxième chapitre, sur la base de la méthode que nous établirons dans le premier, nous approcherons chacune des scènes de la pièce. Nous rechercherons le phénomène de la Loi et ses effets en considération des œuvres de Gaston Bachelard et de Jean Baudrillard ; notamment le feu, l'espace, l'eau, la terre et la simulation. En comparant les propositions de ces deux philosophes avec les énonciations et les états

des acteurs de la pièce nous préciserons la nature du système de la Loi et les positionnements des acteurs dans l'espace créé pour la démarche de ce système, afin de définir les qualités et les limites du phénomène de la Loi.



1- LA PREMIERE PARTIE

L'APPROCHE METHODOLOGIQUE

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'exposer la méthode de l'approche phénoménologique convoquant les écrits du philosophe Gaston Bachelard, d'analyser les différentes approches possibles d'une analyse poétique d'un point de vue chronologique et de déterminer la nature de « La Loi » en faisant également référence à l'œuvre de Jean Baudrillard, *Simulation et Simulacrum*. En convoquant un point de vue phénoménologique, notre projet est de réussir à traiter l'œuvre dans sa globalité et de répondre, tant que faire se peut, à notre problématique.

1.1- La problématique philosophique ou la méthode bachelardienne

Dans le chapitre précédent, nous avons différencié l'approche philosophique de la poétique de la phénoménologie que nous allons définir plus avant dans les lignes qui suivent. Commençons par la question philosophique.

Dans son œuvre intitulée *Phénoménologie de la perception*, Maurice Merleau-Ponty définit la phénoménologie comme :

« [...] l'étude des essences, et tous ses problèmes, selon elle, reviennent à définir des essences [...] Mais la phénoménologie, c'est aussi une philosophie qui replace les essences dans l'existence et ne pense pas qu'on puisse comprendre l'homme et le monde autrement qu'à partir de leur 'facticité' »⁴.

Selon cette définition, la phénoménologie est l'étude dont la structure se fonde sur l'analyse directe de l'expérience vécue par un sujet. Mais l'objet de la phénoménologie n'est pas de fournir une explication scientifique, en revanche, il est de décrire une chose dans le monde où ses composants sont enveloppés par les sens des significations

⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie De La Perception*, Gallimard, 1945, p. 1.

préexistantes. Elle ne refuse pas la perception de l'homme qui observe, en revanche, elle le place au centre d'acte descriptif, elle renonce aux raisonnements scientifiques ou psychologiques ; elle s'intéresse seulement à l'impression que l'observateur a des choses.

Du point de vue rudimentaire, il existe deux éléments qui construisent l'acte phénoménologique : l'aptitude perceptive de l'observateur et l'existence de l'objet non-contaminé avec toute information analytique, et c'est la conscience collective qui construit et donne du sens à travers des formules et des doctrines. Cette manière protestataire nous permet d'accéder à la vraie nature de l'existence de l'objet en question. Elle transcende le sens commun et la perception seule d'un observateur lui permet d'atteindre le cœur de la réalité du monde. En tenant la perception de l'observateur comme son filtre méthodique, elle ignore également l'existence pure de cet observateur ; puisque l'observateur lui-même pourrait être l'objet de la déduction phénoménologique, l'observation d'un autre participant est aussi précieuse au niveau du monde perceptible que celle de l'observateur primaire. L'action réciproque du regard phénoménologique accueille les faits du monde perçu et le monde existant, et enfin, la réalité pure est présentée avec l'unité des choses comme un phénomène.

Par l'approche philosophique adoptée dans ce mémoire, l'essence des choses devient l'objet impératif, puisqu'elle contient le rapport existentiel entre le monde et nous, dans la position de l'observateur. Le « je » qui cherche est aussi nécessaire que l'objet perçu, mais ce positionnement ne veut pas dire que la perception rend le phénomène « existant ». Le sujet, au niveau phénoménologique, doit accepter l'existence de ce qui contient une essence, sans abandonner le fait que son objet de recherche, ainsi que son acte de recherche et l'observateur lui-même ; tous consistent les éléments qui construisent le monde que cet observateur tente de comprendre. Notre choix philosophique voit toute action comme le monde ; tout résultat comme la justification de l'existence de son monde, et l'observateur ; tout phénomène, y compris la philosophie, et l'énonciation du philosophe comme sa propre réalisation, grâce à l'acte perceptif.

A partir de cette description, que pouvons-nous dire quant à la différence entre la méthode philosophique et, la tentative d'analyser une œuvre littéraire ? La philosophie de la phénoménologie paraît applicable au discours poétique, et cette appréhension ne veut pas dire qu'elle n'est pas une méthode inutilisable, lorsqu'elle contient tous les éléments nécessaires d'une critique : si nous prenons l'histoire de l'œuvre comme notre objet d'analyse, tout système phénoménologique se situera au niveau analytique. En agréant que les notions et, conséquemment, les événements lesquels construisent une œuvre artistique, créent également l'univers de sens, nous pouvons introduire la méthode philosophique comme une critique littéraire. Cela suppose de passer par un autre élément critique.

Ainsi le programme narratif proposé par l'analyse narrative et sémiotique soit une alternative pour l'objet d'analyse de la phénoménologie. Si nous acceptons le programme narratif d'une œuvre comme un phénomène, qui est son observateur ? Il y a deux réponses possibles : le « Je », qui analyse l'œuvre littéraire, l'observateur en dehors de toute action et toute situation ; et le « Je » qui est l'acteur de l'énoncé, qui, encore, observe tout le monde avec l'observateur. Mais par contraste, il existe dans ce qui se passe et avec ce qui existe. Quand quelqu'un regarde, simplement, qui regarde et qui évalue ; existent-ils deux niveaux de la perception : la perception de ce qui observe, et de ce qui observe l'observateur. Donc, la situation crée deux résultats distincts qui correspondent aux deux côtés de notre impasse.

La perception du « Je » qui est le protagoniste nous donne la description des phénomènes qui se trouvent dans le monde de l'œuvre littéraire, mais ces descriptions ne justifient pas l'existence de ses équivalents dans le monde réel, puisqu'ils appartiennent à leur propre monde fictif, où ses états, même si leur monde apparaît réalisable, sont limitées par un acte créatif qui est accompli et donc, immuable. Le monde statique enferme tous les phénomènes dans une position d'usage dans la narration, en rendant l'analyse catégorielle, nous ne pouvons atteindre qu'un état d'une notion ou d'une chose ; et l'acte de catégoriser, c'est contaminer le phénomène avec l'information préalable.

En revanche, la perception du « Je » qui analyse, pose le problème de détachement de la littérature elle-même. La méthode philosophique ne permet pas à son utilisateur de considérer le narrateur comme l'évaluateur justifiable, puisqu'il est « autrui » pour l'observateur primaire ; tous les énoncés des personnages et de l'écrivain même sur des choses, au niveau philosophique, deviennent obsolètes. Personne, en incluant le « je » du personnage et le « je » de l'écrivain, ne pourrait connaître la perception de l'autre, même si elle avait parfaitement été précisée, ou l'un de ces personnages et la création de l'autre, donc il devient impossible de définir pour l'analyste l'existence réelle d'un phénomène. Dans cette situation, la seule option pour l'analyste est d'ignorer toute énonciation du personnage réel qui raconte le monde créé et que nous appelons « l'écrivain » ; et seulement prendre par la main la ressemblance d'un phénomène donné dans l'œuvre poétique. Etant donné que chaque perception d'un phénomène est l'un de ses éléments, et le discours poétique montre l'un ou plusieurs des aspects du phénomène donné ; il est impossible de le découvrir entièrement. Faire le choix d'une analyse exclusivement philosophique pour analyser une œuvre littéraire, ce qui est extrêmement complexe, force l'analyste de choisir un point de vue, un choix par défaut qui se fait au détriment d'un autre choix possible où l'une perceptions possibles sera ignorée.

Supposons que nous choisissons de recourir au niveau de la perception du « Je » observateur. Ce choix nous conduit vers un autre aspect lié à notre problématique : de par sa nature, la phénoménologie transcende sur des convictions situationnelles ou des informations préalables. Mais où cela va-t-il nous mener ? Si nous prenons la route de la perception du « Je » narrateur, nous n'aurons aucun problème à nous détacher de la méthode philosophique. En revanche, si nous faisons le choix du « Je » observateur, la même méthode philosophique ne nous offre aucune solution quant au problème d'où nous n'avons pas un limite de transcendance de ces convictions situationnelles. Le moment où un observateur décide de définir un aspect d'un phénomène donné, cet énoncé sera une autre conviction sur une œuvre littéraire.

Décider à traiter le programme narratif comme l'objet d'analyse du « Je » observant débouche sur les problèmes mentionnés dans le paragraphe précédent, ce qui explique

l'absence d'un phénomène dans le monde réel et l'analyse de ces phénomènes seulement au niveau de la similitude. La seule option pour l'observateur est de transcender la narration. L'étape suivante nous apparaît comme le livre lui-même, mais dans ce volume de cette transcendance, notre choix de l'œuvre littéraire, en fait, avec lui, toutes les œuvres littéraires perdent de l'importance ; parce qu'il devient inutile d'analyser les œuvres alternatives puisque le monde créé est une simulation du monde réel dans le discours artistique, et ça vaut dire que le phénomène analysé est déjà défini dans les limites du monde simulé. Même si nous prenons à la main un livre non-fictif, le monde réel perd sa réalité au moment qu'il est énoncé, parce que l'acte d'énoncer, de raconter, est l'acte de définir et situer la notion racontée au niveau significatif, au niveau de la langue. La méthode philosophique renferme ses propres contraintes puisqu'elle ne peut pas définir celle qui est déjà une définition ; tout ce qui avait déjà expliqué, par sa nature, appartient à l'univers symbolique de la langue, à partir de l'acte d'énonciation, son produit en étant elle-même en dehors du monde réel. La définition ne peut pas être réelle, elle n'est qu'une simple simulation initiale de ce qui est en train d'être défini au moment de l'énonciation, donc la méthode philosophique, à la recherche de l'état naturel du phénomène, doit transcender une fois de plus.

Nous nous trouverons dans la dimension de l'acte expressif après la première étape. Cette étape comporte tous les types d'énonciation artistique, mais il est obligatoire d'inclure l'énonciation rhétorique, judiciaire et publicitaire aussi, puisque toutes ces énonciations suivent le but de convaincre le destinataire, soit d'une manière artistique ou idéologique, etc. Toute énonciation expressive, désignée pour émouvoir ou pour évoquer l'allocutaire par le message, subissent le même phénomène, puisque c'est la propre définition de la fonction poétique de l'expression, par les termes de Roman Jakobson dans le chapitre 11 de *Linguistique et poétique*, dans son œuvre intitulée *Essais de linguistique générale*. De plus, la critique littéraire noie sous la nature inductive la méthode philosophique. Chercher la définition d'un phénomène dans une œuvre spécifique en ignorant les différents aspects contenus par des autres est une action contraire à la nature de la philosophie. La phénoménologie suppose qu'un phénomène est universel et existant avant qu'il soit perçu ; la subjectivité de la littérature prévient de la méthode philosophique pour traiter une énonciation

spécifique comme l'exemple de toute universalité d'un phénomène donné. Ne pas prendre en considération les autres fonctions du langage, quand notre niveau est à l'acte expressif, peut être expliqué par la notion selon la théorie de Ponty, « l'intentionnalité », mais se cacher derrière une notion philosophique est opératoire seulement au niveau philosophique ; en analysant le discours poétique, nous ne pouvons pas expliquer l'énonciation créative comme un simple produit de la perception esthétique où son créateur utilise le monde idéologique pour s'exprimer. Ou, en revanche, il est possible de l'expliquer, mais cette fois, cette explication rendra impossible d'exclure les autres énonciations par notre point du départ originel parce que notre objet n'est pas le produit mais il est l'acte elle-même ; donc le contenu d'une énonciation n'explique pas notre phénomène. Même si elle est une méthode justifiable pour la philosophie, ignorer toutes les perceptions possibles au le niveau littéraire où toutes les œuvres offrent une autre fenêtre de perspective sera aller trop vite en besogne, sans inclure les autres façons de l'expression.

Comme nous le voyons, les circonstances de notre problématique philosophique nous empêchent d'arriver à un résultat descriptif de sens qui appartiennent à un phénomène observé dans une œuvre poétique. Le problème commun de cette méthode est la négligence de la force créatrice de tout acte littéraire celle que nous appelons « l'imagination », comme un facteur important quant à la création d'un phénomène poétique. Cette négligence nous oblige à chercher une méthode qui ne nous laissera pas face à un paradoxe philosophique et qui ouvrira les portes à la compréhension littéraire.

Nous trouvons la méthode inclusive de l'effet imaginaire dans les travaux du philosophe célèbre, Gaston Bachelard. Dans son œuvre, *La poétique de l'espace*, il décrit l'image poétique, par les mots suivants : « *Dans sa nouveauté, dans son activité,*

*l'image poétique a un être propre, un dynamisme propre. Elle relève d'une ontologie directe. C'est à cette ontologie que nous voulons travailler. »*⁵

La méthode bachelardienne prend pour objet le produit de l'acte créateur au lieu de l'ensemble de ces produits ceux qui sont appelés l'œuvre littéraire en générale, ou son existence relative à la perception singulière, en dépendant à une préférence de l'observateur qui est engagé à l'acte d'une perception spécifique. Elle ne néglige pas la nature et les conséquences de l'acte créatif qui, par lui, l'imagination trouve son existence corporelle, titulaire de la résonance entre le créateur et l'observateur sans une explication philosophique. Avec l'acceptation de la légitimité de cette résonance, ou comme Bachelard définit, « la transsubjectivité » de l'imagination, notre méthode nous montre la propre réalité du phénomène qui a été exposé dans notre corpus.

Notre méthode littéraire aura pour but de se situer au point de l'intersection entre l'imagination qui transforme la réalité avec sa subjectivité unique et le discours poétique qui nous offre la nouvelle forme de la réalité pour être comprise, au niveau phénoménologique. Cette méthode inclusive nous permet de toucher les deux axes de notre travail : la littérature et la phénoménologie. Bachelard nous raconte les avantages de cette manière inclusive :

*« Dans cette union, par l'image, d'une subjectivité pure mais éphémère et d'une réalité qui ne va pas nécessairement jusqu'à sa complète constitution, le phénoménologue trouve un champ d'innombrables expériences : il bénéficie d'observations qui peuvent être précises parce qu'elles sont simples, parce qu'elles ne tirent pas à conséquence, comme c'est le cas pour les pensées scientifiques qui, elles, sont toujours des pensées liées. L'image, dans sa simplicité, n'a pas besoin d'un savoir. »*⁶.

⁵ Bachelard, Gaston. *La Poétique De L'espace*, Presses Universitaires De France, 1957, p. 2.

⁶ Ibid., p. 40.

En considérant le phénomène d'un point de vue imaginaire, nous nous libérerons du paradoxe entre les observateurs possibles puisque notre méthode reconnaît les effets de l'imagination qui donne au phénomène sa place au niveau de la perception singulière ; en revanche pour ce qui est de la méthode philosophique, l'importance de la rêverie ne reste pas ignorée. La rêverie, et l'acte de rêver sont pris comme l'espace commun pour l'artiste et le consommateur, désigné pour apprécier la nature du phénomène. C'est seulement dans les rêves que le phénomène puisse révéler son état pour être réfléchi, après qu'il est déchiffré avec sa nouvelle forme dans le discours poétique. La perception de l'observateur donné, dans la méthode philosophique, en analysant un œuvre littéraire, rencontrera inévitablement avec les commentaires psychologiques après sa description initiale ; mais notre méthode, grâce à l'inclusion de l'imagination, transcende les efforts de catégorisation des sciences préalables. Nous pouvons voir une description de la démarche de l'analyse bachelardienne dans l'article de Louisa Yousfi, intitulé *Gaston Bachelard : Une philosophie à double visage* :

« Il s'oppose dès lors à la perception immédiate comme instruments de connaissance et notamment au principe de l'induction, propre aux empiristes. G. Bachelard pense que la science ne provient pas du raffinement de l'intuition sensible. La vérité scientifique n'est pas à chercher dans l'expérience, c'est l'expérience qui doit être corrigée par l'abstraction des concepts. »⁷

Le « Je » narrateur et le « Je » observateur se réunissent dans un espace commun, en rendant obsolète le paradoxe créé par la philosophie elle-même. Le seul problème d'aborder qui reste pour l'analyste est la découverte des valeurs originelles des images poétiques, d'origine de la création d'un être parlant, mais dans le même temps, qui trouvent leur place dans l'imagination d'un consommateur de l'œuvre littéraire. Comme un archéologue, l'analyste doit chercher la réponse dans l'espace des rêves

⁷ Yousfi, L. (2012). Gaston Bachelard : Une philosophie à double visage. Sciences Humaines, 242, 31-31. <https://doi.org/10.3917/sh.242.0031>

ceux qui faisaient les tremblements dans l'imagination de ces habitants, et les reliques qu'il y trouvera construiront son étude.

Quant au problème de la transcendance, provoqué par la méthode philosophique, Bachelard introduit les limites de la recherche qui s'appuyait contre l'imagination poétique. En limitant nos frontières jusqu'à l'imagination, nous éluderons le problème de l'infinitude possible de la transcendance, puisque ces frontières agiront comme le sommet de l'espace analytique, encapsulant tous les phénomènes dans la réalité de l'œuvre, bien qu'elle soit simulée. Malgré le fait que nous avons accepté la nature mimétique d'un phénomène quand il est utilisé dans une œuvre littéraire, adopter l'omniscience de l'imagination protégera notre étude de trébucher sur le monde créé par l'artiste, parce qu'en admettant la transsubjectivité de l'imagination, les phénomènes de cet univers fabriqué rendront ses éléments visibles comme un état réel. L'image poétique prend ses objets dans la réalité, et bien que nous ayons établi que cette action ne nous donne rien quant au propre état des choses, ce paradoxe est valable dans le contexte philosophique. La méthode bachelardienne, pourtant, en reconnaissant l'existence de l'imagination comme un élément exact de son processus d'analyse, approuve les mécaniques du monde de l'acte créatif, et s'accorde à sa réalité.

Malgré toute justification de la méthode bachelardienne, nous ne sommes pas encore libres des problèmes. Premièrement, Bachelard, dans ses recherches, applique sa méthode exclusivement à la poésie, mais nous mènerons notre recherche sur une pièce de théâtre. Nous surmonterons ce problème en prenant le contenu de notre corpus comme une simple énonciation de l'énonciateur, indépendamment de la forme littéraire. Un vers de la poésie, un paragraphe du roman et un dialogue du théâtre, tous fonctionnent comme les expressions de l'imagination, et pour cette raison, nous ne voyons pas une différence liée à la forme, au point de vue phénoménologique.

Bien que le premier problème nous demande une solution simple comme énoncé dans le paragraphe précédent, le deuxième, concernant la linéarité du déroulement des événements d'une œuvre qui contient une propre histoire, mérite une présentation plus

profonde. Les deux possibilités d'approchement à la structure de l'histoire de notre roman et de la pièce de théâtre nous obligent à choisir, et à cause de cette obligation, nous devons évaluer les conséquences de nos options avant d'avancer.

1.2- La problématique de la linéarité de l'histoire

Dès que nous trouvons une solution aux impasses de la méthode philosophique avec l'approche bachelardienne, nous rencontrons avec la deuxième difficulté de notre étude : la structure chronologique des œuvres littéraires. En analysant un texte où les événements se succèdent, l'observateur se trouvera en face de deux façons de progresser. Nous devons traiter de ces deux façons avant d'aborder l'analyse de ce mémoire, puisque nous devons décider entre rester fidèle à Bachelard sur l'abandon de la linéarité de l'histoire malgré la structure de notre corpus ; ou à la chronologie malgré la méthode commune du philosophe.

La première option, celle qui est prise par Bachelard, est la négligence de la nature linéaire des œuvres, en se concentrant à la manière d'être dans l'énoncé donné. En prenant ce parcours, l'analyste prêterait seulement attention aux formes différentes d'un phénomène, relative aux autres phénomènes et à l'œuvre en général. Le phénomène, utilisé comme un élément constructif du texte, donnera le sens complet du produit artistique ; et cet analyste, pour trouver la source imaginative de ce phénomène, l'isolera de l'intégralité du texte, en acceptant que le réseau de sens se révélera après l'isolation, puisqu'il tient sa propre description, indépendant du contexte de l'œuvre. Une fois isolé, l'analyste décrira le phénomène, appliquera les constatations aux parties convenables du texte, et enfin, il arrivera à une conclusion, qu'il comparera aux états différents du phénomène, avec le contexte de son corpus, ou il indiquera le même état de ce phénomène entre les œuvres différentes. Dans tous les cas, il approchera à l'élément en question de l'œuvre, sans visant à expliquer ses effets sur l'histoire ou les acteurs de l'œuvre, si ces effets ne dévoilent aucun indice de la propre nature de cet élément parce qu'il n'est pas nécessaire dans une recherche qui porte sur le phénomène dans la forme littéraire où la linéarité n'existe pas, comme la poésie. Même si l'œuvre était un roman ou une pièce dramatique, il sera suffisant de prendre seulement la partie

où le phénomène ledit est mentionné, parce que la totalité de l'histoire se rendra excessive pour la description.

Pour donner un exemple, nous pouvons citer l'approche bachelardienne ; dans *La poétique de l'espace*, après avoir expliqué sa méthode, Bachelard nous montre son choix des phénomènes analysés : « *Nous voulons examiner, en effet, des images bien simples, les images de l'espace heureux.* »⁸. En outre, dans quelques pages plus avant dans le même ouvrage, il met en lumière la forme littéraire et les éléments de cette forme qui sera au centre de sa recherche : « *En limitant de cette manière notre enquête à l'image poétique dans son origine à partir de l'imagination pure, nous laissons de côté le problème de la composition du poème comme groupement des images multiples.* »⁹. Comme nous voyons, le cœur de la méthode bachelardienne a pour objet d'étudier la poésie. En évaluant les mots propres de Bachelard, bien que nous ne suivions la même approche méthodologique que le philosophe, nous devons examiner notre point de vue quant à la chronologie puisque notre préférence de la forme littéraire est différente.

La poésie, par sa nature, expose son univers de sens grâce aux positions des phénomènes, relatives à eux-mêmes. L'image poétique joue le rôle d'agent de liaison entre les états différents des signes, en construisant l'espace phénoménologique pour l'analyste à déchiffrer. Malgré les poèmes exceptionnels qui contiennent une linéarité temporelle, pour la grande partie, l'observateur bachelardien ne trouve pas l'importance dans l'acte de poursuivre des états d'un phénomène au cours de l'histoire de l'œuvre, parce qu'en expliquant un aspect d'un phénomène, évaluer l'une de ses états déjà isolés pour l'analyse suffira. Quand l'analyste est en train de décrire *la femme sacrée* dans une œuvre poétique, dans le poème intitulé *L'aventure du prêtre et du démon dans une église pauvre du Nord* du poète turc Nazım Hikmet par exemple, le moment où le prêtre, sous l'influence du démon, juge que la jeune femme sera une prostituée et où la femme est déshabillée par l'enchantement du même démon ; dans

⁸ Ibid., p. 17.

⁹ Ibid., p. 8.

le niveau phénoménologique, cet état de la femme ne tient aucune importance pour l'observateur puisqu'elle représente une autre classe du phénomène plus général que le premier, *la femme* : la femme dévoilée. En revanche, l'analyste peut prendre la scène dans sa totalité, mais cette fois, il arrivera à une situation difficile : il pourrait s'adapter à l'analyse du phénomène de *la femme*, mais son étude inclura la contradiction entre les deux femmes dans la même entité *la jeune femme* ; ou en revanche, il serait responsable d'inclure un troisième phénomène à sa recherche, *le commandeur*, sous les entités du démon et du prêtre, mais il se trouvera loin de son point de départ.

Les deux parcours sont justifiés par la méthode bachelardienne, mais dans tous les cas, l'analyste est obligé de négliger la linéarité de l'histoire du poème pour les raisons mentionnées. A ce point, nous voyons que toutes les options que l'analyste peut prendre sont relatives au contexte de sa recherche. Si l'analyste décidait de produire une recherche exhaustive quant au phénomène de la femme, c'est valide d'examiner tous les états de la jeune femme du poème ledit séparément, puisque le phénomène contient ces états dans sa description. Mais par la nature circulaire de la poésie, au sens d'être une forme littéraire qui ne dépend pas à la linéarité de l'histoire et donc tous les phénomènes qu'elle possède contribuent à l'univers imaginaire dans une manière homogène, l'analyste doit rapprocher à chaque état du phénomène respectivement sauf si le poète construisait son œuvre dans une telle façon que l'existence des états différents du phénomène indiquent à eux-mêmes, ou qu'ils indiquent à un autre phénomène tout entièrement.

Quoi qu'il en soit le cas, c'est indéniable que notre corpus nous demande une approche différente de celle qui est appliquée à la poésie. La forme linéaire des événements dans la pièce dramatique force les phénomènes à évoluer avec les personnages et avec la progression de l'histoire. En se concentrant sur le phénomène de la Loi dans les œuvres de Camus qui suivent un certain type de chronologie ininterrompue par des analepses ou des prolepses, il est nécessaire pour nous d'être fidèle à la linéarité temporelle de notre corpus. Si nous prenons le phénomène en décrivant une de ses aspects à chaque fois, il nous faudra s'adresser aux ruptures chronologiques entre les notions et les états relatifs du phénomène, causées par la négligence de la linéarité. Dans les œuvres qui

consistent de la succession des événements, l'évolution des états rend les phénomènes aux entités accumulatives, au sens qu'ils sont construits dans la perception du lecteur par l'accumulation des conditions différentes, tout au long des contextes et des temps diverses et séquentiels, comme ils sont les créations complètes de tout ce qu'il a dit, et tout ce qu'il a fait. Ils représentent une des conclusions de l'œuvre, relative à l'objet d'étude de l'observateur, en étant qu'ils sont les éléments centraux de l'histoire.

Donc, il nous semble impératif de suivre cette succession pour bien comprendre l'état essentiel du phénomène de la Loi. Nous ne refusons pas la méthode d'approcher un phénomène en ignorant la forme chronologique ; mais dans le cas de ce mémoire, nous devons apprécier que les conséquences évoquées par le phénomène dans l'histoire de notre corpus soient incluses à sa description.

1.3- La problématique de la simulation ou l'approche baudrillardienne

Après avoir décidé des solutions quant aux problématiques de la littérarité et de la linéarité, nous nous trouvons en face de la dernière difficulté : déterminer la façon de rapprochement à un phénomène qui n'a aucun rapport avec une réalité naturelle. Dans une recherche où l'objet d'analyse qui est situé à la limite du réel et du construit est tenu à la lumière par la méthode phénoménologique, il devient nécessaire de toucher à la différence entre la nature des phénomènes naturels et ceux des construits avec une méthode auxiliaire.

Avant d'aborder la difficulté d'approcher au phénomène de la Loi avec la méthode bachelardienne, nous proposons d'analyser la notion en nous référant au philosophe célèbre, Montesquieu. Dans son œuvre intitulée *De l'esprit des lois*, il décrit la loi comme suivante :

« Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois : la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois, les intelligences

supérieures à l'homme ont leurs lois, les hôtes ont leurs lois, l'homme à ses lois. »¹⁰

Différente des explications des dictionnaires de la Loi déjà citées, le philosophe traite la Loi comme une force corrélative de l'existence des choses ; quand deux entités se rapprochent, Montesquieu soutient qu'ils interagissent sous l'influence des faits naturels constrictifs, et ses constrictions constitueront la notion de la Loi. C'est une explication inévitablement plus proche aux conditions qui estiment quelque chose *un phénomène* que celles qui nous avons trouvées dans les dictionnaires, mais un point commun persiste : dans toutes les explications différentes de la Loi, on rencontre chaque fois qu'elle est une création d'un acte prise par la volonté, soit cognitif ou naturel. Et si nous éludons le piège lexical de la loi *naturelle* que nous aborderons dans la page suivante, nous nous retrouvons avec une explication d'un phénomène raffiné des nomenclatures humaines qui se surgissent de l'instinct d'adapter les choses à la compréhension commune.

Dans la méthode bachelardienne, tous les éléments qui sont considérés comme des phénomènes, bien que leurs références dans une œuvre indiquent à un autre élément construit par l'homme, existent dans le monde réel avant qu'ils deviennent une image ou un signe pour la perception de l'observateur. Pour cette raison, il est suffisant d'appliquer les déductions de Bachelard au texte ; mais quand le phénomène ne partage aucune origine avec les phénomènes naturels puisqu'il doit son existence à l'action créative d'un être cognitif, cette dette se rend à une autre chaîne entre la perception et la réalité pour l'analyste à décrire. Grâce à Jean Baudrillard, nous appelons cette chaîne « la simulation ».

Le philosophe définit la simulation par les mots suivants : « [La simulation] est la *génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel* »¹¹. Sans l'effet

¹⁰ de., M. C. L. de S., & Versini, L. (2010). De l'esprit Des lois. Gallimard., 1758, p. 22.

¹¹ Baudrillard, Jean. *Simulacres Et Simulation*, Galilée, 1981, p. 10.

de l'acte de cette génération, un phénomène donné subit à une sorte de la recreation du soi, ou en suivant la définition de Baudrillard, donne sa place à une autre entité, à un nouveau phénomène modelé d'après lui. Après le transfert du réel, au niveau phénoménologique, l'observateur est laissé seul avec le nouvel état de la réalité du phénomène qui n'est pas lié avec son premier état, puisqu'il est entré à l'hyperréalité ; en gardant sa relation iconique, ou symptomatique. A ce point de l'analyse, l'observateur a deux options : négliger la transformation et prendre la nouvelle existence du phénomène comme la réalité absolue ou indiquer à la différence entre deux états du même phénomène, l'état naturel et l'état simulé respectivement. Mais la difficulté survient de la nature elle-même du phénomène que nous aborderons parce qu'il n'a aucune origine naturelle.

Le phénomène, et en fait le concept de la Loi, quand elle est prise comme une entité, par sa vraie nature, se révèle comme une construction, une combinaison des structures constituées pour la réglementation d'un certain groupe des gens, ou d'une société rassemblée sous une valeur commune. Mais la Loi elle-même, elle n'existe pas dans la nature intrinsèquement. Tous les exemples que nous pouvons donner pour son existence avant de sa création viennent de la comparaison réflexive de la cognition humaine. La loi de la gravité, dans la réalité, n'est pas une loi ou une règle du tout, elle est seulement une situation qui est réalisée. Le fait qu'elle est une nécessité pour les habitants d'une planète ne signifie rien. La force de la nature, même si elle est dénommée comme une autre construction de l'univers pour la régulation des choses, ne tient aucun de signification régulatrice. La raison d'inventer ces termes assignés aux faits naturels est pour simplifier leur compréhension ; mais après un pas de plus, la même raison se transforme à la justification de nos simulations. La simulation d'une entité construite se positionne dans l'univers comme une force de la nature elle-même ; en créant ses propres significations, elle se réalise indépendamment de son processus de création, en d'autres termes, elle devient « *non pas irréel, mais simulacre, c'est-à-*

dire ne s'échangeant plus jamais contre du réel, mais s'échangeant en lui-même, dans un circuit ininterrompu dont ni la référence ni la circonférence ne sont nulle part. »¹².

La caractéristique insaisissable de la simulation nous oblige à identifier la différence entre un phénomène naturel et un phénomène construit. C'est évident que nous pouvons expliquer la révolte par le feu prométhéen de Bachelard dans notre corpus, par exemple ; mais la nature simulée de la Loi elle-même n'a aucun rapport avec un fait réel, puisqu'elle emmène sa propre justification d'être ; un phénomène naturel n'a pas besoin d'une sorte de raison d'exister. Donc, toute la relation entre le phénomène de la Loi et la nature se présentera au niveau littéraire ; et pour le reste, nous indiquerons cette nature simulée afin d'expliquer le rôle du phénomène dans le corpus. En appliquant la théorie du philosophe, nous toucherons l'effet imposant de la Loi, puisque ce pouvoir dont elle tient pourrait être expliqué par la nature artificielle de la simulation vu qu'elle la réalise grâce à être perçue et obéie par ses créateurs.

En somme, nous mettrons en évidence par tous les aspects le phénomène de la Loi dans les œuvres choisies avec la méthode bachelardienne pour distinguer ses états différents et ses effets sur les participants qui se sont donnés à son sphère d'influence. Ainsi, nous utiliserons le concept de la simulation pour mieux définir la démarche d'autoréalisation de notre objet d'étude et ses conséquences. Au niveau de forme littéraire, nous suivrons la linéarité temporelle des œuvres pour mieux examiner la progression du phénomène, et ainsi des sujets. Pour finir, nous tracerons les bordures du phénomène pour localiser les sujets par rapport à lui.

¹² Ibid., p. 16.

2- LA DEUXIEME PARTIE

L'ANALYSE DU *CALIGULA*

2.1- Eléments biographiques de l'auteur et approche générale de la pièce

Né en Algérie le 7 Novembre 1913, l'écrivain et le philosophe Albert Camus est connu pour ses idées sur l'absurdité de la condition humaine et pour ses œuvres qui proposent une approche différente du courant dominant de l'époque, à savoir l'existentialisme. C'est notamment dans son *cycle de l'absurde*, qui contient son roman intitulé *L'Etranger*, son essai *Le mythe de Sisyphe* et ses pièces *Caligula* et *Le Malentendu*, il a mis en lumière les conditions existentielles des hommes qui vivent malgré les mécaniques absurdes de l'existence et de la société où il se trouve. Dans ses œuvres, il interroge la relation et le rapport entre l'absence de sens et les luttes différentes de la conscience contre cette existence dépourvue de sens. Il soutient que l'homme doit prendre conscience de l'absurdité de l'existence pour en triompher. En outre, dans ses œuvres intitulées *La peste* et *L'homme révolté*, il Camus montre que l'action et l'engagement sont essentiels pour dépasser l'absurdité de la condition humaine. Il a milité pendant la deuxième guerre mondiale et après la guerre, il a continué d'opposer les idées totalitaires et oppressives, jusqu'à sa disparition tragique dans un accident de voiture, le 4 Janvier 1960.

Publiée en 1944, *Caligula* met en scène l'histoire du jeune empereur romain, Caligula. Après la mort de sa sœur et sa maîtresse Drusilla, Caligula est disparu. Après son retour au début du premier acte, au lieu du jeune homme juste et apaisé qu'ils attendent, les patriciens trouvent un homme désirant l'impossible. Motivé par son désir de l'impossible, il exerce son pouvoir pour mépriser et pour pervertir le système de l'Empire sous prétexte d'une égalité jusqu'aux limites du possible. Il ouvre les portes à un système tyrannique pour obtenir l'impossible qu'il compare avec la lune.

Au début du deuxième acte, après trois ans de sa tyrannie, on voit que les patriciens complotent l'assassinat de l'empereur dans la maison de Cherea, mais à leur grande surprise, Caligula s'y rend avec Cæsonia et Hélicon. Ils s'amusent à manipuler et à se moquer des patriciens. En sortant, ils rencontrent Scipion, le jeune poète dont le père est assassiné par l'empereur. Il avoue à Cæsonia qu'il cherche à se venger. La maîtresse de Caligula et l'esclave affranchi par l'empereur, Hélicon, encouragent Scipion à essayer de comprendre les raisons de Caligula, mais il refuse. Dans la dernière scène du deuxième acte, le poète et l'empereur s'affrontent dans un débat d'idées, mais cette confrontation se termine par la compréhension de Scipion et la confession de Caligula qui déclare que la seule chose qui le fait se sentir vivant est le mépris.

Dans le troisième acte, on voit Caligula, déguisé en déesse Venus, en forçant les patriciens à prier pour lui. Scipion s'oppose à lui en disant qu'il blasphème les dieux par sa jalousie, mais Caligula indique que c'est une imitation de l'art dramatique et non un blasphème accentuant la nature théâtrale des systèmes hiérarchiques. Après cette confrontation, Hélicon vient pour l'alerter sur son assassinat mais Caligula ne l'écoute pas. A la fin de l'acte, Caligula reçoit Cherea et l'affronte quant aux raisons de sa trahison. Cette confrontation est terminée par Caligula qui brûle la seule preuve de l'assassinat et qui décide de libérer Cherea.

Dans le dernier acte, tous les patriciens sont invités à un jour dédié à l'art et ils craignent d'être torturés puisqu'ils ont compris que l'assassinat a été démasqué. Le concours de poésie se termine quand Caligula repousse tous les participants à l'exception de Scipion. Après une confrontation où Scipion déclare qu'il choisit de partir, Caligula déchiré d'être abandonné, étrangle Cæsonia pour mettre fin à sa solitude éternelle. A la fin de la pièce, l'assassinat dirigé par Cherea a lieu, en mettant fin à sa tyrannie.

Nous proposons d'étudier la pièce afin de décrire la nature et les différents aspects du phénomène social de la Loi et les positionnements des acteurs par rapport à elle, en

utilisant les propositions et les théories des philosophes Gaston Bachelard et Jean Baudrillard quant aux phénomènes naturels et la simulation respectivement.

2.2- Analyse de l'Acte I

2.2.1- Quelques catégories binaires relatives à la Loi et la sphère bachelardienne

Dans ce chapitre de notre mémoire, nous aborderons l'œuvre dramatique intitulée *Caligula*. Mais avant de commencer, nous trouvons impératif de regarder quelques catégories qui nous guideront pendant notre analyse, vu que nous traitons la relation entre l'individu et la Loi par rapport à leurs positionnements, l'un par rapport à l'autre. Lorsque l'analyse révèle un rapport, il se trouve également un transfert. Dès qu'il advient entre deux choses qui se trouvent contre l'un l'autre, la situation finira par un dualisme.

Dans le cas du phénomène de la Loi, la première catégorie binaire se présente entre deux directions opposées : *l'intérieur* et *l'extérieur*, *dessous* et *dessus* ou *contre* et *parmi*. Mais la confrontation se produit toujours, à cause de la nature de la Loi qui demande le décalage entre ceux qui obéissent et ceux qui révoltent, ceux qui exécutent et ceux qui se soumettent. Étant donné qu'elle est une force sociale et artificielle à la suite de sa structure conventionnelle, la Loi n'a jamais besoin de justification puisqu'elle est acceptée et reconnue par la convention sociale. Elle est composée des règles et des informations préalables, désignées pour ne pas être contestée, et quoique quelqu'un choisisse d'obéir ou de refuser, la preuve de son existence est témoignée, puisqu'elle a été le sujet d'une confrontation concrète. Ainsi, à la suite de l'acte qu'on effectue, la Loi crée les espaces pour les acteurs, ou les contre-acteurs pour qu'ils se positionnent.

A partir du décalage ci-dessus, se produit la deuxième catégorie binaire. Cette fois, bien que la Loi existe à la façon des positions, elle est entre les acteurs qui se sont situés, par rapport au phénomène. La Loi, est imposante par nature, et il semble qu'elle a le droit de récompenser et de punir. Mais en réalité, cette situation se dévoile avec la

dénomination. Selon la Loi, ce qui est chargé détient le pouvoir d'agir, de donner ou de punir. L'ordre hiérarchique crée l'espace vertical où les notions comme *l'autorité* ou *la classe* existent. Elle donne également l'autorisation d'exister aux choses inanimées : l'intérieur de la sphère de la Loi devient important quand le pouvoir donné par la Loi est utilisé par rapport à l'extérieur. Les temples, les palais de la justice, les postes de police etc. tous les espaces où sont dédiés à la propagation du pouvoir de la Loi n'ont pas le besoin d'un acteur humain ; ils deviennent la justification eux-mêmes, au point d'être symboles des formes du phénomène qu'ils représentent.

L'un des exemples se présente dans les premières lignes de *Caligula*. Dans cette scène, les patriciens discutent de l'absence de Caligula après la mort de sa sœur et de son amant Drusilla. Mais toute inquiétude évoquée par le peuple provient de la démarche de l'Empire sans empereur. Pendant qu'ils parlent des causes possibles de la fuite du jeune héros, l'esclave affranchi par Caligula Hélicon entre en scène. En analysant l'angoisse générale des autres, il déclare : « *Sauvons les apparences. L'Empire romain, c'est nous.* »¹³. Avec cette expression spécifique d'Hélicon, nous trouvons les premières traces des limites de l'espace d'autoréalisation de la Loi. Les composants de l'Empire ont décidé par ceux qui résident dans *le palais*, par ceux qui tiennent en main le droit d'y résider. Dans le contexte de l'œuvre, *la Loi* est incarnée par le palais, et par ceux qui y habitent.

Mais si le simulacre de la Loi est complet, d'où vient le besoin pour Caligula, ou d'une autre figure qui tient le pouvoir et qui l'impose ? On peut dire que ce n'est pas le problème de l'absence du jeune empereur directement, mais c'est le problème de l'imperfection possible dans le système. Si Caligula est *dehors*, dans le système impérial où toute la puissance est attribuée à une figure quasi-omnipotente sous le titre de *l'empereur*, le système des signes devient corrompu. La circulation des signes qui indiquent toujours entre eux perd le schéma de démarche parce que ce système sphérique se rend parfait et infaillible avec la fermeté de ce circuit. L'absence de l'un

¹³ Camus, Albert, *Caligula*, Ed. by., Pierre-Louis Rey. Gallimard, 1958, p. 40.

des signes pourrait signifier qu'il y a un défaut, et le simulacre crée par la Loi n'a aucune réponse à une erreur qui s'est produite au sein de lui.

En outre, la forme géométrique du système, défini comme *un circuit ininterrompu* selon Baudrillard, nous renvoie à une autre conclusion. En se désignant comme un espace, la Loi peut-elle être une autre forme qu'une sphère ? Bachelard, dans *L'espace poétique* définit l'effet le plus immédiat de la sphère : « *L'être rond propage sa rondeur, propage le calme de toute rondeur.* »¹⁴. Cette proposition est adéquate pour une analyse de Rilke qui offre un exemple parfait des effets de la sphère, mais en rêvant à l'image agitée de l'Empire anxieux, nous n'avons pas la même signification sphérique avec le philosophe qui indique le phénomène de la tranquillité. L'acte propageant de la sphère montre une intention englobant dans *L'espace poétique*, tandis que la sphère de la Loi vise à conquérir. De plus, nous ne négligeons pas la différence entre la sphère vide du géomètre et celle du Bachelard¹⁵. Nous suggérons seulement que l'effet calmant de la sphère, causée par sa nature, pourrait fonctionner dans les deux sens : le calme vient d'être embrassé, ou le calme vient d'être étouffé. Tandis que la rêverie des oiseaux peut nous porter aux ciels, la rêverie de la puissance de la Loi nous envahit. Et pour exister, c'est l'exigence du phénomène social ; il impose, il conquiert et enfin il absorbe.

D'ailleurs, nous avons besoin de définir la forme topologique de la Loi malgré les avertissements de Bachelard :

« *Il faut que nous soyons libres à l'égard de toute intuition définitive – et le géométrisme enregistre des intuitions définitives - si nous voulons suivre, comme nous le ferons par la suite, les audaces des poètes qui nous appellent à des finesses d'expérience d'intimité, à des 'échappées' d'imagination.* »¹⁶.

Puisque la Loi est une entité construite, et même au niveau imaginaire, elle a ses frontières propres, c'est fondamental avec la notion de simulation, puisqu'il est impossible de parler, ou penser sur une chose créée sans un point initial ou final si

¹⁴ Gaston Bachelard, op.cit., p. 213.

¹⁵ Ibid., p. 211.

¹⁶ Ibid., p. 194.

cette chose peut être conceptualisée à une espace ou une forme. Nous trouvons les mêmes qualités de la sphère proposées par Bachelard : l'impossibilité de se cacher dans elle, ou s'évader d'elle. La forme fermée et dépourvue des côtés à se situer rend la sphère privilégiée. Incontestable, inévitable, toujours propageant et avec seulement une exception, incorruptible. Pourtant, dans notre corpus, l'espace de la Loi ne contient pas ces qualités définies.

Nous ajoutons une autre représentation d'une sphère qu'on trouvera dans la pièce avec la forme sphérique de la lune et sa signification d'un objet de l'impossible. Ce que nous voyons avec la sphère du système de régulation est l'impossibilité d'être contestée par son constitution et ce n'est pas l'impossibilité d'être achevée comme un objet désiré. La lune se présente à la perception de Caligula comme l'objet qui lui permettra à surmonter les faits absolus de la condition humaine : l'immortalité du soi ou des autres, renversement totale de signification des choses, la liberté des valorisations cognitives. Mais ces qualités de la lune est spécifique pour la perception de Caligula : elles ne résident pas avant des impressions du jeune empereur.

En revanche, la qualité sphérique de la Loi vient du besoin d'être infaillible au niveau de l'apparence. Dans le système clos de la démarche de la Loi, avec les valeurs et les éléments utilisés pour la régulation, il doit consister les arguments et les contre-arguments intrinsèques à la Loi contre les adversaires possibles à la logique de la démarche qui prouvent et reconstituent cette infaillibilité de la Loi.

Nous pouvons trouver un exemple pour cette infaillibilité qui vient d'être incontestable dans un article du philosophe gallois Bertrand Russell, intitulé *Is There a God ?* à propos des arguments religieux *invérifiables*. Dans l'article, le philosophe écrit :

« Si je suggérais qu'entre la Terre et Mars se trouve une théière de porcelaine en orbite elliptique autour du Soleil, personne ne serait capable de prouver le contraire pour peu que j'aie pris la précaution de préciser que la théière est trop petite pour être détectée par nos plus puissants télescopes. Mais si j'affirmais que, comme ma proposition ne peut être réfutée, il n'est pas tolérable pour la raison humaine d'en douter, on me considérerait aussitôt comme un illuminé. Cependant, si l'existence de cette théière était décrite dans des livres anciens, enseignée comme une vérité sacrée tous les dimanches et

inculquée aux enfants à l'école, alors toute hésitation à croire en son existence deviendrait un signe d'excentricité et vaudrait au sceptique les soins d'un psychiatrie à une époque éclairée, au de l'Inquisiteur en des temps plus anciens. »¹⁷

En visant de faire le système une entité incontestable, la Loi est positionnée à un état dogmatique dans la perception de ce qui l'observe et elle devient sa propre preuve pour les arguments contestataires. Dans un sens où l'on peut l'imaginer comme une force cognitive (sans oublier qu'elle est rendue à une entité indépendante par ceux qui régule avec elle pour le contrôle et la continuation du système), on peut dire qu'elle contient la même qualité infaillible, et par conséquence des chaînes d'auto-argumentation, la même qualité propageant d'une sphère.

L'effet de cet état dogmatique peut être observé dans l'argumentation de Montesquieu qui essayé de prouver la raison d'existence des lois dans son œuvre *De l'esprit des lois*. Au lieu d'examiner ce qu'il fait *une loi* ou *la loi* dans sa totalité, il accepte son existence sans doute dans la première étape et il soutient qu'elle est un élément intégrale dans l'existence des choses et des êtres : « *Il y a donc une raison primitive ; et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux.* »¹⁸

Bien qu'elle soit une création, ou au moins une conceptualisation cognitive, avec la compréhension dogmatique, la Loi *a priori* devient pour ce qui observe une partie intégrale de l'existence dans le rapport entre les choses, et comme une sphère elle se propage à toutes les actes dans l'existence. Dans ce sens, la sphère de la Loi ne peut pas être comparée avec la forme sphérique de la lune puisque dans son acte de se propager, la Loi est faite une entité singulière pour toutes les perceptions possibles et l'impossibilité de la lune que la forme sphérique peut nous montrer est seulement acceptable pour la perception du jeune empereur.

¹⁷ Wikipédia L'encyclopédie libre :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9%C3%A8re_de_Russell?oldformat=true

¹⁸ de., M. C. L. de S., op. cit., 1758, p. 22.

Nous avons déjà remarqué que le phénomène de la Loi ne signifie pas seulement les lois législatives, mais aussi toutes les structures désignées par la société, pour le contrôle de la même société ; il faut ajouter qu'il vient avec ses propres valeurs ou qu'il les crée. Nous pouvons dire que l'une de ces valeurs est la moralité. Mais nous verrons les limites des valeurs en face de l'importance de la simulation grâce aux mots du premier patricien : « *Coucher avec elle, c'était déjà beaucoup. Mais bouleverser Rome parce qu'elle est morte, cela dépasse les bornes.* »¹⁹. A la suite de cette simple expression, nous pouvons noter qu'avec *les bornes*, les vraies limites de la Loi dépassent les limites plus tangibles de la moralité car bien que l'inceste soit interdit, il est plus acceptable que de rompre la continuité de la simulation. Nous pouvons vérifier notre proposition avec la réponse du premier patricien à Cherea qui s'inquiète d'un scandale possible : « [...] *la raison d'Etat ne peut admettre un inceste qui prend l'allure des tragédies. L'inceste, soit, mais discret.* »²⁰. La préservation du pouvoir, à cause des exigences du phénomène, est plus importante que la punition réelle dont la Loi s'impose sous prétexte. Nous remarquons que la démarche du système reste ininterrompue encore une fois.

En outre, nous voyons que le phénomène revêt un autre nom de configuration spatiale, *Rome*. Mais cet espace présente la même fonction que le palais ; dans le contexte, Rome est l'un des autres espaces représentatifs de la Loi en fonctionnant comme un lieu de rassemblement pour la régulation des masses, comme un temple, un parlement, ou un abattoir.

¹⁹ Albert Camus, op.cit., 1958, p. 41.

²⁰ Ibid.

2.2.2- Le complexe de Janus

Dans la scène I, nous avons vu l'importance d'un titre pour le fonctionnement de la simulation de la Loi. Dans cette scène, nous témoignons l'importance de l'acteur réel qui tient, ou au moins, qui semble tenir le titre donné à lui.

Dans cette scène, Scipion informe Cherea du sort et de la façon de sortir de Caligula. Et Cherea fait ses remarques : « *Un empereur artiste, cela n'est pas convenable. [...]* Mais les autres ont eu le bon goût de rester des fonctionnaires. »²¹. En fait, nous voyons que c'est la vraie demande de la Loi. Il n'est pas convenable d'avoir une autre chose que le nécessaire pour la survie de la démarche de la simulation. Plus quelqu'un s'élève dans rangs de la Loi, plus les règles changent pour lui, et plus les actes et les états possibles pour lui se diminuent. A ce moment, pour Caligula, l'expression du chagrin est plus punissable que l'inceste. La preuve réside dans la réponse du premier patricien : « *Eh bien ! N'ai-je pas écrit, dans le temps, un traité du coup d'Etat ?* »²².

Pour la deuxième fois, nous rencontrons l'approbation d'un acte illégal ou immoral pour le bien du statu quo. Mais sous l'influence de l'ordre des choses, on ne peut pas le définir comme une action illégitime. Quant au positionnement vertical dans la hiérarchie, les actions qui sont considérées comme illégales se rendent justifiées ; elles existent pour la continuation de puissance chargée par la Loi. Il faut noter que, plutôt que l'hypocrisie, c'est un simple avantage provenant de l'effet naturel d'être sur ou sous le point zéro du niveau neutre créé par la Loi. Chaque action prise est naturellement justifiée selon le niveau dans lequel quelqu'un se trouve. Avec le mode bachelardien, pour rendre plus compréhensible notre travail, nous appellerons cette énigme *le complexe de Janus* ; inspirés par le mythe de Janus, le dieu du dualisme qui a deux visages face aux directions opposées, neutralisant l'action ou l'état hypo critique. Selon le contexte mythique, Janus est le dieu du début et en relation, des notions de *la transition*, du *mouvement* et par conséquent il est le maître du temps. Il

²¹ Ibid., p. 43.

²² Ibid., p. 44.

garde les portes du ciel et, afin de prier à un dieu romain, quelqu'un doit auparavant invoquer Janus. En sortant de la même logique, nous suggérons que ce complexe signifie le même passage qui rend les actions morales ou légitimes pour qu'elles puissent faire continuer la démarche de la simulation.

2.2.3- L'arrivée de Caligula

La scène IV traite de l'arrivée de Caligula. Mais il se présente fatigué, et perturbé. Quand Hélicon l'interroge, il lui dit qu'il a trouvé ce qu'il voulait. Il lui déclare que c'est la lune : « *Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui sait dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde.* »²³.

Dans les répliques de Caligula, nous voyons clairement qu'il souhaite l'impossible comme nous le montre son désir d'impossible symbolisé par la lune. Comme les astres et les autres objets célestes, la lune est un objet sphérique et impossible à tenir, à posséder comme la simulation de la Loi elle-même, elle guide Caligula à son état désiré, à sa destination. Dans le contexte de l'œuvre, cet état est d'être en dehors du monde 'normal', mais c'est une autre façon de dire la sphère d'influence de la simulation de la Loi où les participants s'adhèrent aux régulations communes, soient législatives ou morales. Sa modalité est d'entrer dans la sphère de l'impossible car Caligula croit que c'est la seule option pour être libéré de la sphère de la Loi. Conscient qu'il peut sembler fou puisqu'il veut les choses différentes des dons du système mais il se rend compte des limites de la simulation : « *Alors, c'est que tout, autour de moi, est mensonge, et moi, je veux qu'on vive dans la vérité !* »²⁴. De plus, il est aussi conscient qu'il a été situé en position d'autorité sur le système pour faire ce qu'il veut : « *Et justement, j'ai les moyens de les faire vivre dans la vérité.* »²⁵.

²³ Ibid., p. 48.

²⁴ Ibid., p. 49.

²⁵ Ibid.

Cette scène est une construction pour nous mener aux répliques d'Hélicon qui énoncent la perspective de ceux qui sont situés à la position de puissance dans l'ordre hiérarchique.

2.2.4- Le danger de la position ultime

Nous voyons que Scipion et Cæsonia, à la nouvelle de l'arrivée de Caligula, se foncent à la scène. Hélicon, en obéissant au jeune empereur, ne révèle pas la présence de Caligula. Mais avant qu'il sorte, il ajoute : « *Mais si Caius se met à comprendre, il est capable au contraire, avec son bon petit cœur, de s'occuper de tout. Et Dieu sait ce que ça nous coûtera.* »²⁶.

Hélicon nous montre une perspective unique avec son attitude envers Caligula. Il l'observe dans la Loi, mais avec les yeux d'un observateur extérieur. Il indique la possibilité de la corruption du système, mais la corruption est seulement possible parce que qui a été situé au point maximal de la sphère de la Loi. Si nous parlons d'une sphère inviolable et fermée, le point ultime où quelqu'un peut se positionner doit être pris comme la polarité. Et si, au contraire du système neutre et incapable du jugement subjectif, quelqu'un est positionné à cette polaire, laissé à l'occupation de tout, il sera contradictoire au processus de la simulation. Le système craquera. Dans le cas de cette pièce, on peut définir cette fracture comme un coup d'état afin de déposséder le pouvoir du jeune empereur.

2.2.5- Les perceptions différentes sur Caligula

Dans cette scène, Scipion nous permet d'observer un autre état de Caligula qui se situe auprès des valeurs des systèmes régulateurs : « *Il me disait que la vie n'est pas facile, mais qu'il y avait la religion, l'art, l'amour qu'on nous porte.* »²⁷.

²⁶ Ibid., p. 51.

²⁷ Ibid., p. 53.

Après l'état possible défini par Hélicon comme une force si dangereux avec le pouvoir de la Loi qu'il pourrait corrompre le système lui-même, Scipion nous dessine un autre visage de Caligula. Il est le Caligula qui adopte les systèmes différents de la régulation, comme la religion qui impose la moralité et l'obéissance, l'art qui impose les modes d'expression, et l'amour qui n'impose rien, mais la régulation de ces systèmes est imposée à l'homme comme le seul mode d'être vraiment heureux, étant qu'elle est le seul acte qu'un homme peut prendre sans modération de la Loi dans le contexte de l'œuvre.

A ce point de l'œuvre, nous sommes en face de deux états, et donc deux perceptions possibles de Caligula. Bien qu'il soit inutile pour le moment puisque nous attendons encore de révéler le vrai état de l'empereur, deux entités opposées sont présentées par deux observateurs opposés, l'un étant Hélicon, et l'autre, Scipion. Caligula d'Hélicon et Caligula de Scipion, inévitablement, à cause de leurs positions, s'opposent ; l'un qui tient tout le pouvoir et l'autre qui l'obéit. Les différentes perceptions de ces deux sujets percevant à l'égard d'un sujet semblent attester la relativité de l'acte de perception selon le positionnement des deux pôles.

2.2.6- La corruptibilité du système

Avec cette scène VII, entre l'intendant et Caligula, nous témoignons des indices d'une entité toute-puissante au lieu d'un simple fonctionnaire. L'intendant demande à Caligula de prendre des décisions concernant le trésor public. Caligula, amusé, répond à Cæsonia qui supporte l'idée que le trésor est une question secondaire : « *Tout est important : les finances, la moralité publique, la politique extérieure, l'approvisionnement de l'armée et les lois agraires ! [...] Tout est sur le même pied : la grandeur de Rome et tes crises d'arthritisme.* »²⁸. A la suite de ces paroles, nous voyons le point corruptible de la Loi. Étant une simulation, la Loi se compose des éléments qui subsistent dans les systèmes sociaux ; et une fois utilisée dans le circuit

²⁸ Ibid., p. 55.

fixe de l'établissement et dans la continuation de l'hégémonie de la Loi, ils deviennent les valeurs incontestables du système supérieur qui décident aux positions de ces éléments rendus aux points de régulation. Et la pièce finale gargantuesque qui domine tout ce qui s'est soumis à lui, elle est un visage, une représentative en chair et en os ; normalement il est ce qui transmet les règles et les commandements définis de la Loi comme un président, un juge, un prophète ou un parlement ; dans notre contexte cette figure est Caligula.

Avant de continuer, il faut noter que le sens du mot *corruption* ne doit pas être compris comme la corruption de la hiérarchie pour l'avantage de ceux qui sont au pouvoir ; en revanche, c'est la corruption du fonctionnement du système tout entier puisque le premier sens indique encore le complexe de Janus, du fait que la démarche de la simulation n'est pas modifiée. Alors, avec le pouvoir donné par le système, nous observons que Caligula aligne tous les points de valeurs au même niveau, et qu'il devient la source de la destruction de la notion *la loi* au sens conventionnel, et qu'il la remplace avec la Loi impossible, en visant à l'obtenir.

2.2.7- La perversion de la démarche du système

Lors de cette scène, nous voyons la décision illogique de Caligula. En utilisant sa position omnisciente, il apporte un nouveau schéma des valeurs, en d'autres termes, un schéma de dévalorisation. L'empereur commande que tout le monde dans l'Empire doit déshériter sa fortune et être exécuté arbitrairement pour que Caligula puisse hériter leurs fortunes.

Ses auditeurs essayent de le contester à la suite de sa déclaration, mais Caligula explique la raison de ce défi de l'importance de la vie humaine et la raison de ses actions : « [...] *ces exécutions ont une importance égale, ce qui entraîne qu'elles n'ont*

*en point. [...] Gouverner, c'est voler, tout le monde sait ça, Mais il y a la manière. Pour moi, je volerai franchement. »*²⁹.

Dans les mots de Caligula, nous assistons, avec les autres personnages, à l'aveu de deux actes : le meurtre et le vol, mais ils sont justifiés après avoir passé par le filtre de Janus. Ils ont été rendus convenables et légaux pour être utilisés et Caligula indique cette commodité en inversant la manière d'agir ; une simple conversion de l'acte conventionnel à l'acte vulgaire et atroce, mais par la perception d'un observateur qui s'est habitué à la manière conventionnelle.

En fait, dégoûté de l'hypocrisie de l'homme qui exploite le complexe de Janus en abusant de leurs positions de pouvoir, Caligula tourne le visage punitif du Janus, faisant face aux oppresseurs ainsi qu'aux opprimés. A cause du point corrompible du circuit de la Loi, c'est-à-dire la position du pouvoir ultime où la personne située devient, en quelque sorte, la Loi elle-même, Caligula s'est rendu compte que tout ce qu'il dit devient la nouvelle réalité. Puisqu'il veut l'impossible et que cette perfection, par sa nature, est impossible à corrompre, l'acte le plus logique est de la contester. Pour chaque contradicteur, sa réponse est franche et juste : « *En somme, remercie-moi, puisque je rentre dans ton jeu et que je joue avec tes cartes.* »³⁰.

A cet instant, tout le système devient une sorte de jeu, d'une farce dans les mains d'une entité omnisciente comme force absolue, dotée d'un pouvoir par cette face elle-même. Dans la scène XI, nous verrons si cette entité forme un tout, une position maximale dans le système ou elle est seulement une partie de l'ensemble de ce qui tient cette position, autrement dit Caligula.

²⁹ Ibid., p. 56.

³⁰ Ibid., p. 57.

2.2.8- L'effet de la position ultime

Cette scène dévoile les réactions des autres personnages à la décision surréelle de Caligula. Choqués, Scipion et Cæsonia protestent contre le nouvel état de Caligula. Scipion dit que ses actions sont la récréation d'un fou. Caligula le corrige : « *Non, Scipion, c'est la vertu d'un empereur. Je viens de comprendre enfin l'utilité de pouvoir. Il donne ses chances à l'impossible.* »³¹.

Dans la nouvelle forme du système de régulation que Caligula a rendu possible, l'ultime enjeu est d'obtenir l'impossible. Ce faisant, tous les actes exécutés avec l'intention de continuer la circulation des valeurs viendront à la transgression de la même circulation, provoquant la corruption. A son côté, la corruption arrive au point de l'impossible plutôt que de la conformité habituelle de la démarche. Caligula nous montre que c'est la nouvelle fonction d'un titulaire de la position ultime, puisqu'il a changé sa manière d'être.

2.2.9- Le pouvoir de valorisation

La scène X contient deux répliques importantes pour des raisons différentes. La première ligne est une réponse à Cherea quand il essaye de se défendre après avoir été accusé de mensonge par Caligula, puisqu'il est un littérateur et il ment à cause de sa profession : « *Le mensonge n'est jamais innocent. Et le vôtre donne l'importance aux êtres et aux choses.* »³².

Caligula, qui justifiait d'autres actes illégaux comme le meurtre et le vol, condamne ici un acte immoral, peut-être moins punissable que les autres, le mensonge. Au niveau de la Loi, la raison de condamnation de Cherea est l'effet nuisible ou bien la conséquence de créer des valeurs en donnant une nouvelle signification aux choses anciennes dans le nouveau système de Caligula, où toute importance a été rendue

³¹ Ibid., pp. 58-59.

³² Ibid., p. 60.

obsolète pour atteindre l'impossible. Si l'on établit un univers de sens dans le vide créé par le nouvel ordre des choses, il peut lancer la production d'un espace de moralité qui est insupportable dans l'impossible.

Puis, dans l'univers intérieur de Caligula, cette condamnation pourrait proposer qu'il valorise les mérites appréciés par le système ancien, malgré l'image et les actes d'une entité omnisciente qu'il avait représentés jusqu'à maintenant, mais nous y retournerons dans le chapitre suivant.

Le deuxième énoncé de Caligula définit l'homme libre dans la Loi et il offre une prévision sur les esclaves des valeurs : « *Ce monde est sans importance et qui le reconnaît conquiert sa liberté. [...] Dans tout l'Empire romain, me voici seul libre. [...] Allez annoncer à Rome que sa liberté lui est enfin rendue et qu'avec elle commence une grande épreuve.* »³³.

Avec son décret, Caligula déclare qu'il est devenu la Loi elle-même. Il incarne le pouvoir de dire, de rendre ce qu'il énonce de la réalité pour ses sujets, il est le seul établisseur de valeurs auxquels ils doivent soumettre. Les limites de la liberté dans la nouvelle Loi sont à découvrir dans le futur pour les Romains et à trouver dans les actes suivants pour nous. Quoi qu'il signifie la punition ou la libération, le seul fait observable est que tout le monde sera mis à l'épreuve par le nouveau mécanisme de régulation.

2.2.10- Le complexe d'Icare

Dans la dernière scène du premier acte, nous voyons Caligula pleurer. Cæsonia assume qu'il pleure la mort de Drusilla, mais il la corrige en disant qu'il pleure parce qu'il est entouré de mensonges. Il précise sa douleur : « *Je croyais comme tout le monde que*

³³ Ibid.

c'était une maladie de l'âme. Mais non, c'est le corps qui souffre. [...] Ni sang, ni mort, ni fièvre, mais tout cela à la fois. [...] Qu'il est dur, qu'il est amer de devenir un homme ! »³⁴.

Enfin, nous arrivons au moment où Caligula avoue qu'il est humain. Et encore, nous trouvons l'autre moitié de l'entité qui construit Caligula. Au contraire de Caligula tout-puissant, nous sommes en face d'un homme qui souffre et qui est tourmenté d'exister dans l'état où tout homme se trouve : Il est vivant. Quoi qu'il fasse, il est obligé de vivre et de sentir, à l'opposé de sa contrepartie qui avait dépassé les besoins humains. Sa douleur est ressentie physiquement, en tant qu'homme perfectible et mortel, il évoque des troubles mentaux et physiques.

Au plan analytique, nous avons un observateur qui perçoit de deux perspectives différentes, les phénomènes lui arrivant de deux angles. Mais comment pouvons-nous les distinguer ? Désormais, nous avons un exemple du feu que nous pouvons examiner avec les études de Bachelard. La fièvre qui les fait souffrir nous aidera également à les définir, puisqu'elle existe à l'instant de la définition des états de Caligula.

Pour Caligula, l'homme, c'est la fièvre qui le consume, qui s'empare de lui du fait de sa condition de mortel. Toutes les expériences qui appartiennent à un être qui *est*, tout ce qui existe l'intègre au domaine de l'existence. Pour un être comme Caligula qui ne voit comme seule condition de son existence l'impossibilité d'être, *le feu* de tout ce qui est possible le consume. Nous savons que Caligula est encore un homme, au moins, il est incarné. Et dans le corps humain où ce problème causera un paradoxe à l'image d'une maladie, il y aura un mécanisme défensif. Bachelard nous le montre dans *la psychanalyse du feu* : « [...] Ainsi l'on estime que le feu normal du sang est d'une grande pureté. [...] Mais la fièvre est la marque d'une impureté dans le feu du sang ; elle est la marque d'un soufre impur. »³⁵. A cause de la Loi qui s'est imposée dans l'existence de Caligula, ses désirs de s'arracher du domaine du possible lui a rendu à

³⁴ Ibid., pp. 61-62.

³⁵ Bachelard, Gaston. *La psychanalyse du feu*, Gallimard, 1949, p. 117.

un virus. La fièvre, généralement, combat la maladie mais dans ce cas, le nouvel état de l'existence du jeune homme fait de lui l'ennemi au feu intérieur, et la lutte entre le mécanisme défensif de la Loi d'impossibilité et l'insistance de Caligula pour exister se manifeste au niveau corporel.

D'autre part, pour Caligula omniscient, c'est la fièvre de devenir la Loi elle-même. Dans la scène précédente, nous avons noté que la Loi est devenue le dire et la main de l'empereur Caligula. Mais dans cette scène, elle le brûle. Si nous assimilons la fièvre avec le système immunitaire du corps de Caligula mortel, pour Caligula omniscient le feu doit venir de la faiblesse qui surgit d'être la Loi impossible au niveau des possibles. Le système de la simulation essaye de se purger de cet état paradoxal, mais c'est un fait accompli car Caligula est déjà devenu la Loi. Mais si l'on parle d'un empereur qui a changé le système et qui s'est situé au point logiquement incontestable, d'où vient la résistance ? Et d'où vient le feu ? C'est l'information inévitable que le corps de Caligula qui est toujours un homme mortel est la faiblesse critique de la logique de la nouvelle Loi. Il est dans le domaine du *possible*. Alors, nous pouvons nous demander si l'état nouveau est une victoire soutenable pour Caligula omniscient. D'une façon aussi paradoxale, dire qu'il y a un défaut dans le système est aussi impossible, et c'est l'argument de l'empereur. A partir de cet argument, nous pouvons aborder la source du feu. Au moment où il y a la régulation venant de Caligula bien qu'il ne peut pas maintenir son état logiquement, il y aura l'interdiction qui imposera la contradiction puisqu'elle vient avec la régulation. Au point de l'interdiction, nous nous proposons de revenir au complexe de Prométhée de Bachelard : « *Le feu est donc initialement l'objet d'une interdiction générale : d'où cette conclusion l'interdiction sociale est notre première connaissance générale du feu. Ce qu'on connaît d'abord du feu c'est qu'on ne doit pas le toucher.* »³⁶. Alors, nous pouvons dire qu'en portant le feu, Caligula devient intouchable physiquement et en toute logique.

³⁶ Ibid., pp. 20-21.

En somme, nous trouvons l'état d'existence de Caligula. Il est, en même temps, le feu qui brûle et le sujet brûlé. De sa propre volonté, il s'est rendu rebelle à son propre état humain et le punisseur des rebelles. Cette situation accentue également la théorie topologique que nous avons adoptée pour cette étude : puisque le point d'une sphère dans lequel ce qui est situé peut regarder à la fois l'extérieur (l'abandon de la Loi), et l'intérieur (être la Loi) de l'intégralité du système, il est situé au point polaire. Inspirés du mythe dont le jeune esclave qui échappe le labyrinthe où son père était l'architecte avec ses ailes de la cire meurt quand il vole trop près du soleil à cause de son désir de sentir la liberté, nous appellerons cet état double *le complexe d'Icare* pour référer aux problèmes entre ou d'un de ces états extrêmes. Caligula, à ce point de l'œuvre, est le soleil qui fait fondre les ailes et le porteur des ailes faibles en même temps.

Après une discussion avec Cæsonia sur l'avantage de pouvoir inutilisé, l'empereur plaide pour rendre l'impossible réel, et Cæsonia pour le maintien de l'ordre habituel des choses, elle compare ses actions à celles des dieux. Il l'objecte : « *Et pourtant, qu'est-ce qu'un dieu pour que je désire m'égaliser à lui ? Ce que je désire de toutes mes forces, aujourd'hui, est au-dessus des dieux. Je prends en charge un royaume où l'impossible est roi.* »³⁷.

Ici, nous voyons encore une fois le désir de l'égali-sation des valeurs pour achever l'impossible. A cause de ce désir, un autre titre régulateur qui est valorisé dans le système ancien, *le dieu*, perd son importance dans le circuit de signification. Donc, la seule position qui transmet une valeur significative qui reste est Caligula, *le roi impossible*. Une autre forme de l'impossible, la lune, peut être observée dans la réponse de Caligula à Cæsonia quand elle jure qu'il ne peut pas changer l'ordre des choses : « *Et lorsque tout sera aplani, l'impossible enfin sur terre, la lune dans mes mains, alors, peut-être, moi-même je serai transformé et le monde avec moi.* »³⁸. Ce

³⁷ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 63.

³⁸ Ibid.

qui changera est Caligula omniscient ; quand la Loi changera, tout sera changé avec lui dans le royaume d'une égalité sans valeurs.

Enfin, nous voyons le besoin du roi impossible après son désir, dans ses ordres : *« Juges, témoins, tous condamnés d'avance ! Ah ! Cæsonia, je leur montrerai ce qu'ils n'ont jamais vu, le seul homme libre de cet empire ! »*³⁹. Outre de ceux qu'on rencontre dans l'espace de la Loi, tous les personnages d'un tribunal, Caligula a besoin des spectateurs, de ceux qui le percevront non seulement pour justifier son existence comme la nouvelle Loi mais aussi pour lui aider à profaner les valeurs du système ancien. En ce faisant, il adopte la nature qui a besoin d'être perçue de la Loi, pour la pervertir.

Schéma 1 : Les états de Caligula d'après le complexe d'Icare

D'après la perception de Caligula omnisciente	D'après la perception de Caligula humain
Tout-puissant Omnisciente Le feu nouveau Dépassé les besoins humaines Brûlant	Défectueux Humain Le rebelle du feu ancien Mortel Brûlé

Schéma 2 : Les perspectives des états de Caligula dans l'espace de la Loi

D'après la perception de Caligula omnisciente	D'après la perception de Caligula humain
Extérieur L'impossibilité La liberté	Intérieur La fatalité L'emprisonnement

³⁹ Ibid., p. 64.

2.3- Analyse de l'Acte II

2.3.1- Le conflit entre deux systèmes régulateurs

Cette scène commence trois ans plus tard. On lit que les patriciens préparent une révolution. Le troisième patricien, en s'expliquant exprime les conditions de l'Empire avec la phrase suivante : « *Il a donné au peuple nos places de cirque et nous a poussés à nous battre avec la plèbe pour mieux nous punir ensuite.* »⁴⁰.

Ici il s'agit d'un exemple important quant au positionnement dans la hiérarchie dans le simulacre de la Loi. Après avoir inversé l'équilibre du pouvoir en modifiant le complexe de Janus, Caligula prive ceux qui étaient au pouvoir de leurs droits civils et il les place à égalité avec ceux qui existaient en dessous de l'axe de pouvoir qui est créé par le complexe de Janus au profit de ceux qui existaient en dessus. Ce positionnement nous pousse à réfléchir aux raisons d'une telle importance. Par l'actualisation de la Loi, ceux qui offrent la possibilité de la réalisation de l'équilibre du pouvoir deviennent les titres que le système leur procure. Caligula n'a pas seulement modifié leurs privilèges, mais également leur quintessence. Les patriciens n'existent pas en dehors du système ; pour leur justification, ils ont besoin du système comme l'empereur a besoin d'eux.

La rébellion envers la place de cirque, la sécurité d'exister et de subsister que le système leur a procuré, nous rappelons les mots de Bachelard sur la valeur essentielle de la maison dans *la poétique de l'espace* : « *La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. [...] Elle est corps et âme.* »⁴¹. Avec l'obligation de battre la plèbe qui étaient inférieurs aux champions de l'ancien système, la punition de Caligula n'est pas de les priver de leurs droits mais de les expulser de leurs maisons, de les dépouiller de raison d'exister.

⁴⁰ Ibid., p. 70.

⁴¹ Gaston Bachelard, op. cit., 1957, p. 26.

2.3.2- La position de Cherea

La scène commence avec l'entrée de Cherea. Il interroge les patriciens et il comprend qu'ils sont sur le point de se révolter, en chemin du palais. Il les affronte quant aux raisons qu'ils ont de se révolter et il leur montre la vraie raison de son désir de résister à Caligula :

« Sans doute, ce n'est pas la première fois que, chez nous, un homme dispose d'un pouvoir sans limites, mais c'est la première fois qu'il s'en sert sans limites, jusqu'à nier l'homme et le monde. Voilà ce qui m'effraie en lui et que je veux combattre. Perdre la vie est peu de chose et j'aurai ce courage quand il le faudra. Mais voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. On ne peut vivre sans raison. »⁴².

Avec Caligula omniscient, nous avons déjà déterminé la nature du feu dans sa forme prométhéenne. C'est-à-dire qu'il représente la nature prohibitive de la Loi. Nous avons vu que Caligula est le nouvel état d'existence de ce feu. Mais au chapitre précédent, nous avons omis les différents acteurs qui tournent autour de cette notion significative de la Loi, puisque nous avons eu un seul acteur qui interdit et qui se révolte à cette interdiction : Caligula. Ici, nous observons un autre acteur qui assume un rôle concernant le feu de la Loi.

A cause de la relation entre le feu et les acteurs qui sont situés autour du feu prométhéen, on est destiné à avoir deux parties essentielles d'un feu doté avec le sujet de désir : celle qui garde le feu et celle qui vise à l'obtenir. Dans toutes les pistes possibles, il y aura une personne qui désire toucher à la chaleur du feu et l'une autre personne qui interdit à l'autre d'achever ce désir parce que la nature du feu lui commande. N'importe quelle situation que le feu représente, à la suite de son existence, un problème éternel émerge entre ces deux acteurs, puisque le feu qui s'est rendu l'objet du désir provoque naturellement le conflit. Il provient ses propres gardiens, dotés avec l'épée de ses valeurs ; et ses propres rebelles, avec leurs désirs

⁴² Albert Camus, op. cit., 1958, p. 73.

insatiables de toucher l'intouchable, de le rendre à eux-mêmes, de l'acquérir dans sa forme la plus pure.

La question est alors la suivante : où situer Cherea ? Si nous adoptons la perspective de la nouvelle Loi, nous devons désigner Cherea comme rebelle au système parce qu'il se situe contre l'existence perversie de Caligula. Mais on voit par ses actes que le système ancien existe encore malgré les perversions de l'empereur, ses paroles qu'il oppose Caligula pour restaurer les valeurs de la Loi ancienne auxquelles il se soumet. Les deux systèmes possèdent ceux qui les obéissent. Donc, la Loi se réalise dans une superposition, en existant dans un état collaboratif où tous les deux ont des participants. Caligula, avant qu'il devienne le feu, était le rebelle à l'ancien système. Dans l'état actuel, Cherea est le gardien du feu volé avec son positionnement du rebelle contre le nouveau système.

2.3.3- Les positions de Cæsonia et d'Hélicon

Dans cette scène, les trois acteurs Caligula, Cæsonia et Hélicon arrivent chez Cherea. Hélicon se rend compte que les patriciens complotent. Le vieux patricien conteste que les accusations d'Hélicon ne sont qu'un malentendu, mais Hélicon l'interrompt : « *Il ne croit pas, il le sait. Mais je suppose qu'au fond, il le désire un peu.* »⁴³.

Une scène après que nous avons établi la position de Cherea dans la superposition de la Loi comme le gardien du feu ancien ; nous établissons la position d'Hélicon qui se soumet au feu nouveau et qui garde le principe de dévalorisation des valeurs. En se rangeant à la position contre Cherea, Hélicon devient le gardien du feu nouveau, puisqu'il vise à maintenir la continuité du système qu'il se soumet.

En outre, par sa supposition quant au désir de Caligula, nous voyons aussi la vraie intention de Caligula. Essentiellement, il veut la révolte. Et puisqu'il oppose la Loi

⁴³ Ibid., p. 77.

ancienne qui demande naturellement l'obéissance, il est normal que Caligula, après qu'il l'avait remplacé, en visant à obtenir l'impossible, voudra la révolte pour inspirer l'opprimé, même s'il est lui-même qui l'opprimeur.

Schéma 3 : Les positionnements des acteurs autour des feux prométhéens

Le feu nouveau	Le feu ancien
Caligula (omniscient) – le feu Caligula (humain) – le gardien Hélicon – le gardien Cæsonia – la gardienne Scipion – le rebelle	Cherea – Le gardien Caligula – Le rebelle Rome- espace commun

2.3.4- Le nouvel état de la Loi et de Caligula

Enfin, Caligula rejoint le reste. Nous lisons, dans cette scène, l'interruption de Caligula aux autres en entrant chez Cherea sans invitation. Il explique qu'il doit libérer quelques esclaves à cause du déficit budgétaire et il ordonne aux patriciens de préparer la table, puisqu'il les a affectés à son service.

Nous voyons dans les actions et les décisions de Caligula qu'il vise à occuper le seul espace resté pour l'existence des participants du système ancien. Cette occupation de la maison de Cherea, le gardien du feu ancien, nous fait réfléchir à la proposition de Bachelard concernant les propriétés d'une maison dans *La poétique de l'espace*, en relation à ce qui y réside :

« Ainsi, en face de l'hostilité, aux formes animales de la tempête et de l'ouragan, les valeurs de protection et de résistance de la maison sont transposées en valeurs humaines. La maison prend les énergies physiques et morales d'un corps humain. [...] Envers et contre tout, la maison nous aide à dire : je serai un habitant du monde, malgré le monde. »⁴⁴.

⁴⁴ Gaston Bachelard, op. cit., 1957, pp. 57-58.

Il nous semble que pour vaincre un phénomène si fort, presque immuable comme une maison, il doit y avoir une force qui peut écraser le pouvoir sacré d'un refuge à la rébellion et à la défense des valeurs anciennes. Au grand chagrin de Cherea, il y a Caligula, le feu incarné. L'occupation de Caligula, ses actes d'oppression, tout indique l'infiltration d'un incendie, se répandant dans la maison, engloutissant le lit et la table, il ne laisse derrière lui que des cendres. Dans la maison du gardien du feu ancien, tout est en train d'être mangé par le feu nouveau sauf ses rebelles.

Après les ordres de Caligula, Hélicon ajoute : « [...] Vous verrez, d'ailleurs, qu'il est plus facile de descendre l'échelle sociale que de la remonter. »⁴⁵.

L'utilisation de ces deux verbes spécifiques, *descendre* et *remonter* nous guident sur l'espace hiérarchique vertical dans le système de la Loi. Le premier réflexe, pour ainsi dire, du système est l'interdire. C'est ainsi qu'il régule les actions de ses participants. Et pour quelqu'un de se déplacer sur cet axe vertical, il doit mériter d'être monté par la contribution à la continuation du système ; et il sera doté du pouvoir de la Loi, du droit d'interdire et de commander, dans les limites de sa position. Mais l'acte de descendre est plus facile que l'acte de monter parce que ce qui est descendu n'est qu'un des participants qui n'existe que pour la justification de la simulation ; au point que la gravité agit contre lui puisque la simulation a besoin des êtres au-dessous de l'axe vertical hiérarchique pour commander. Et pour ce qui est descendu, la voix de la Loi qui lui interdit, la désobéissance lui arrive comme le claquement du fouet : « - *Quel est le châtiment réservé aux esclaves paresseux ? – Le fouet, je crois.* » (p. 78-79) La même douleur de la chair se présente dans *La psychanalyse du feu* : « *Voici alors la véritable base du respect devant la flamme : si l'enfant approche sa main du feu, son père lui donne un coup de règle sur les doigts. Le feu frappe sans avoir besoin de brûler.* »⁴⁶. Ce qui est interdit toujours se présentera comme une brûlure à la chair de ce qui est au-dessous des ordres.

⁴⁵ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 78.

⁴⁶ Gaston Bachelard, op. cit., 1949, p. 20.

En outre, pour le reste de la scène, Caligula se moque des patriciens pour leur lâcheté, il les menace avec la punition la plus grave du système ancien : la peine capitale. Il provoque Lepidus avec le fait qu'il avait exécuté son fils, il les force à rire sur ce fait ; il provoque Mucius avec sa femme, en la forçant à l'adultère. Pour mieux souiller les valeurs anciennes, il attaque les liens familiaux des patriciens. Tous les actes de Caligula visant à profaner les valeurs viennent de l'utilisation du complexe de Janus. Le système de Caligula a besoin de contester et de se défaire des habitudes anciennes.

Un autre exemple du complexe de Janus nous arrive quand personne ne s'oppose à Caligula après qu'il a déclaré qu'il exécutera un chevalier, Rufius. Il attend une sorte de réaction après la déclaration, mais personne ne parle. De bonne humeur, il dit : « [...] Vous avez fini par comprendre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait quelque chose pour mourir. »⁴⁷. Simplement, c'est la victoire d'un système qui n'a aucune valeur. S'il n'y a aucune importance des exécutions dans la simulation de la Loi, il n'y a aucune raison de demander un sens aux exécutions du bourreau. Par le silence des patriciens, l'immoralité de Caligula est justifiée, son système perdure.

2.3.5- Le complexe d'Ozymandias

Pendant que Caligula est avec la femme de Mucius au chapitre précédent, Cæsonia déclare que Caligula est en train d'écrire un traité, intitulé *Le Glaive*. Avant qu'on puisse l'aborder, la déclaration de Cæsonia nous informe qu'elle a le même positionnement qu'Hélicon, elle est devenue une gardienne du feu nouveau, vu qu'elle informe de l'existence et des actes du feu de la Loi.

Caligula revient à la chambre où les patriciens résident. Il les informe que, par son décret, il y aura famine dans l'Empire : « *Demain, il y aura fléau... et j'arrêterai le*

⁴⁷ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 80.

fléau quand il me plaira. Après tout, je n'ai pas tellement de façon de prouver que je suis libre. On est toujours libre aux dépens de quelqu'un. »⁴⁸.

Le fléau nous fait penser à une autre forme de l'occupation de tout. Comme l'incendie, il infiltre tout l'espace des autres et il les dévore. Le fait que Caligula le prend comme la démonstration de sa liberté et comme l'acquisition d'une chose impossible avec un acte impossible, à savoir la nature pour son désir nous montre que nous faisons face avec le même Caligula dans la dixième scène du premier acte : c'est Caligula qui a réussi à être la Loi elle-même.

Après cette démonstration, Caligula et Hélicon racontent un passage du livre *Le Glaive* sur l'exécution aux patriciens :

« L'exécution soulage et délivre. Elle est universelle, fortifiante et juste dans ses applications comme dans ses intentions. On meurt parce qu'on est coupable. On est coupable parce qu'on est sujet de Caligula. Or, tout le monde est sujet de Caligula. Donc, tout le monde est coupable. D'où il ressort que tout le monde meurt. C'est une question de temps et de patience. »⁴⁹.

Nous avons précédemment établi l'effet englobant de la sphère ; elle occupe et enferme tous ses éléments. En étant la nouvelle forme de la Loi où il a dévalorisé toute importance des choses, Caligula met à égalité l'obéissance et la culpabilité. Dans la simulation de la Loi, se soumettre est passible de mort. Nous voyons qu'après la dévalorisation, arrive l'inversion des valeurs anciennes. Ce qui était bien dans le système ancien est devenu un crime à cause des interventions de Caligula. Dans l'ordre naturel des choses, on ne peut pas trouver ce type de déséquilibre ; s'il y a une valeur universelle, il est impossible de l'inverser ou de la pervertir, puisqu'elle est un fait a priori. Donc, nous nous adresserons à Baudrillard sur la nature de la simulation, en citant son œuvre *Simulacres et simulation* : « Si on envisage le cycle entier de n'importe quel acte ou événement dans un système où la continuité linéaire et la

⁴⁸ Ibid., p. 88.

⁴⁹ Ibid., pp. 88-89.

polarité dialectique n'existe plus, dans un champ détraqué par la simulation, toute détermination s'envole, tout acte s'abolit au terme du cycle en ayant profité à tout le monde et s'étant ventilé dans toutes les directions. »⁵⁰. La simulation, au fond, est une modélisation d'une réalité. On parle d'un système de la Loi, mais dire que quelque acte mérite quelque conséquence, récompense ou punition, c'est seulement accepté au niveau énonciatif. À la base de cette énonciation, on se met d'accord que ce qui tient le pouvoir décide les répercussions d'un acte accompli dans la juridiction du système, donc, l'énonciation d'une entité puissante est destinée d'être la Loi elle-même, même si elle est contradictoire à la propre démarche du système.

Puisque la dévalorisation est devenue le propre réflexe du système de Caligula ; et puisque l'obéissance, au fond, est l'acte d'attribuer une valeur de signification à ce qui été obéi, même si cette valeur signifie seulement d'une entité à obéir, tout ce qui obéit est coupable d'être un sujet perturbateur du système de Caligula. Étant donné qu'il n'y a aucune importance de ce qui est sujet de Caligula, la punition capitale devient la seule valeur universelle du système nouveau. Pour ne pas être coupable, le système demande qu'il doive se révolter. Rapprocher au feu est obligatoire, et punissable en même temps. On peut dire que dans l'empire de l'impossible, le circuit des valeurs est corrompu.

Cette corruption correspond à un acte réel (la rébellion au système ancien et l'acquisition du pouvoir de Caligula) contre la simulation de la Loi, puisque le seul acte qui ne trouve pas une sorte de corrélation dans le circuit de valeurs d'un système régulateur est la révolte. Mais, en avançant sa révolte à un autre niveau, Caligula situe cette position de *non-Loi* au centre de la démarche de la simulation. Il en résulte que tous les actes dans le système autre que la révolte sont rendus coupables. Donc, le système, bien qu'il se maintienne pour le moment, prépare sa dissolution ; car tous les actes décisifs de Caligula poussent les participants de la simulation à se révolter contre

⁵⁰ Jean Baudrillard, op. cit., 1981, p. 31.

elle. C'est le résultat inévitable d'une simulation, selon les propres mots de Baudrillard :

« La parodie fait s'équivaloir soumission et transgression, et c'est le crime le plus grave, puisqu'il annule la différence où se fonde la loi. L'ordre établi ne peut rien contre cela, car la loi est un simulacre du deuxième ordre alors que la simulation est du troisième ordre, au-delà du vrai et du faux, au-delà des équivalences, au-delà des distinctions rationnelles sur lesquelles fonctionnent tout social et tout pouvoir. C'est donc là, au défaut du réel, qu'il faut viser l'ordre. »⁵¹.

Nous appellerons tous les actes de Caligula qui visent à déstabiliser la Loi en parodiant la Loi comme *le complexe d'Ozymandias*. La parodie de simulation qui utilise le réel au fond d'une hyper-réalité, c'est le rire du temps aux mots défiants du roi des rois, enterré dans le désert. Alors, ce complexe est l'élément d'autodestruction du phénomène de la Loi.

Avant de continuer, il est nécessaire de mentionner que nous sommes conscients du fait que les complexes de Janus et d'Ozymandias montrent les similarités. Mais tous les actes qui indiquent le complexe de Janus peuvent être réalisés par quelqu'un situé en position du pouvoir, tandis que ceux qui indiquent le complexe d'Ozymandias seulement doivent à ce qui est au point maximal de hiérarchie. De plus, le complexe de Janus existe pour l'établissement ou la continuation du système, alors que le complexe d'Ozymandias est pour sa destruction. Enfin, les actes de Janus sont gratuits par la position dans la Loi, mais ceux d'Ozymandias sont les actes de modification de la Loi.

⁵¹ Ibid., p. 38.

Schéma 4 : La comparaison des complexes de Janus et d'Ozymandias

Le complexe de Janus	Le complexe d'Ozymandias
- Peut être réalisé par ce qui est situé à une position du pouvoir - Pour établissement et continuation du système - Gratuit par la Loi	- Peut être réalisé par ce qui est situé à la position maximale - Pour la destruction du système - Modification de la Loi et des valeurs

2.3.6- La perversion des valeurs

Pendant que Caligula se repose les yeux, Cæsonia explique à Cherea la solution de l'empereur à la stagnation économique : « [...] *Cette distinction constituera l'ordre du Héros civique. Elle récompensera ceux des citoyens qui auront le plus fréquenté la maison publique de Caligula. [...] Le citoyen qui n'a pas obtenu de la décoration au bout de douze mois est exilé ou exécuté.* »⁵².

Nous avons bien compris que le but de Caligula est de faire que les participants de la simulation se révolter contre son système, on peut dire que cette régulation où les personnes les plus immorales du public seront récompensées est un exemple du complexe d'Ozymandias. C'est la parodie de la récompense d'un acte héroïque avec l'inversion des valeurs. La même dévalorisation des actes se présente quand Cherea interroge Cæsonia sur l'utilisation du mot *ou* entre les punitions ; Cæsonia lui dit : « *Parce que Caligula dit que cela n'a aucune importance. L'essentiel est qu'il puisse choisir.* »⁵³.

Après ce dialogue, Caligula s'aperçoit que l'un des patriciens, Mereia, boit quelque chose dans un petit flacon. Quand Caligula demande ce qu'il y a dans le flacon, Mereia lui dit que c'est le médicament contre l'asthme. Mais l'empereur l'accuse d'avoir bu

⁵² Albert Camus, op. cit., 1958, pp. 90-91.

⁵³ Ibid., p. 91.

le contrepoison parce qu'il suspecte que Mereia de penser qu'il a été l'empoisonné. Mereia essaye de le contester, mais Caligula l'ignore :

« [...] Ou bien je ne voulais pas te faire mourir et tu me suspectes injustement, moi, ton empereur. Ou bien je le voulais, et toi, insecte, tu t'opposes à mes projets. [...] Un seul (crime) est honorable pour toi, le second – parce que dès l'instant où tu me prêtes une décision et la contrecarres, cela implique une révolte chez toi. Tu es un meneur d'hommes, un révolutionnaire. Cela est bien. »⁵⁴.

Mereia est-il vraiment un révolutionnaire, ou pour dire dans les termes de notre étude, un rebelle contre le feu de la Loi ? Non. En revanche, ce qui se passe ici est la perversion de la notion de *la rébellion* par Caligula. Nous avons vu que deux éléments sont dans une confrontation éternelle autour du feu : le gardien et le rebelle. En outre, nous avons aussi vu que dans le système de Caligula, le seul acte acceptable, bien qu'il soit encore coupable comme l'obéissance, est la révolte. Donc Caligula, à la façon dévalorisante de son système, se moque du rôle du rebelle, en tuant Mereia qu'il avait accusé d'être son assassinat, ou d'être l'agent perturbateur de sa volonté. Néanmoins, à sa fin, c'est la mort que Caligula a donné une sorte d'appréciation, puisqu'elle vient de la révolte supposée, bien qu'il soit dans un sens parodique : *« Tu vas mourir virilement, pour t'être révolté. »⁵⁵*. Cet acte ironique est l'incarnation parfaite du complexe d'Ozymandias, vu que les actes qui sont liés à ce complexe ont fait pour provoquer la révolte. Ce meurtre est le résultat naturel du complexe : l'un des agents du feu de la Loi finit par mourir.

2.3.7- La position de Scipion

La scène présente la dispute entre Cæsonia et Scipion à propos de la haine du jeune poète envers l'empereur. Scipion avoue qu'il veut tuer Caligula. Il dit : *« Le tuer ou être tué, c'est deux façons d'en finir. »⁵⁶*.

⁵⁴ Ibid., p. 93.

⁵⁵ Ibid., p. 94.

⁵⁶ Ibid., p. 96.

Alors, on voit là encore les effets du complexe d'Ozymandias, la mort du gardien ou du rebelle, mais cette fois, on l'observe du point de vue du révolté. Nous sommes arrivés à définir ce qui est situé aux circonstances et à la sphère du système nouveau, au point de l'opposition. Scipion, en ayant admis aux nouvelles valeurs de la liberté et la révolte, est devenu le rebelle du feu nouveau tandis que Cherea encore se révolte à ce feu, mais en visant à rétablir les valeurs anciennes.

2.3.8- Les acteurs autour du feu bachelardienne

Les plans du meurtre de Caligula se poursuivent dans la scène XIII : Après Cæsonia, Hélicon vient et Scipion demande son aide pour tuer Caligula. Hélicon lui répond : *« Je sais aussi que tu pourrais tuer Caligula... et qu'il ne le verrait pas d'un mauvais œil. »*⁵⁷.

En comparaison de Mereia qui n'était une simple parodie, celle rebelle avant son exécution tout aussi parodique, Scipion est le vrai rebelle du feu qui se révolte contre le système mis en place par Caligula. Hélicon nous confirme que Caligula est conscient de la conséquence du complexe d'Ozymandias et qu'il ne regarde pas négativement la révolte de Scipion, puisqu'elle en est la conclusion naturelle, donc, elle est un fait réel dans la simulation. La position des acteurs autour du feu de l'impossible est celle des bretteurs, et la lutte pour l'acquisition de la liberté commence par cette décision. Le rebelle est en train de se rapprocher au feu, et les gardiens l'encouragent d'une façon paradoxale puisque leur feu est né d'une rébellion au lieu de l'établissement d'un ordre des valeurs.

⁵⁷ Ibid., p. 98.

2.3.9- La confrontation entre Scipion et Caligula

Avec la dernière scène de l'Acte II, l'histoire du meurtre voit son dénouement ; la résolution commence avec l'entrée de Caligula sur la scène. Il demande à Scipion sur ce qu'il fait. Le poète lui dit qu'il écrivait des poèmes sur la nature. Après que Caligula lui a demandé l'effet de la nature sur lui, il répond en disant « *qu'elle lui console de n'être pas César* »⁵⁸, et il ajoute : « *Ma foi, elle a guéri des blessures plus graves.* »⁵⁹. Mais Caligula, d'une façon étrangement simple, lui confirme l'utilisation du mot *blessure*.

Nous voyons, tout au long du second acte, que le Caligula humain émergé, tourmenté par sa mortalité. Il a déjà été établi que la Loi situe les sujets du système aux différents points dans la hiérarchie sociale, et par conséquent dans ses propres limites où elle peut les gouverner sans le besoin d'une justification d'existence, vient de l'espace sphérique de la simulation pour sa propre continuation. Cette confirmation de Caligula nous indique le problème essentiel dans le complexe d'Icare. Malgré que le point maximal soit la position désirée pour Caligula omniscient pour sa justification d'être, Caligula humain qui désire dépasser les limites de ce qui est possible, en voulant conquérir sa mortalité, se définit blessé par les limites des interdictions de la simulation puisqu'il est défini -par les autres et par le système- avec un titre défini par le système : César. Bien que le système de la simulation lui donne un pouvoir quasi-omniscient, il restreint ses participants au domaine du possible. Et pour Caligula, ces restrictions apparaissent nocives, à cause de la confrontation provoquée par le complexe d'Icare entre ses deux états.

En parlant sur la notion de la confrontation, Caligula demande à Scipion de réciter ses poèmes. Au début, il refuse, en trouvant des excuses ; mais sur son insistance, il essaie

⁵⁸ Ibid., p. 99.

⁵⁹ Ibid., p. 100.

de citer quelques phrases. Curieusement, Caligula finit toutes les phrases que Scipion a commencé : « - *J'y parlais d'un certain accord de la terre... - ...de la terre et du pied.* »⁶⁰.

Dans les échanges de Caligula et de Scipion, nous voyons une autre confrontation : celle qui se finit par la complémentarité de deux entités équilibrées. Si le complexe d'Icare indique une confrontation des états opposants une entité située au point maximal du système de la Loi, ici c'est la confrontation complémentaire que nous pouvons trouver dans l'existence des acteurs autour du complexe de Prométhée. Ce qu'on témoigne toujours dans la confrontation entre le feu et le rebelle est l'action du désir. Malgré les interdictions, le rebelle tient la main pour le toucher ; et le feu reste immobile dans sa position fixée ; mais c'est l'action essentielle qui produit l'interdiction du complexe au départ. Ces deux acteurs du complexe sont destinés à se contacter au niveau de l'action et de l'immobilité pour qu'il soit un échange phénoménologique. Le rebelle, au fond, est perçu comme le sujet de désir ; et le feu, l'objet intouchable qui existe pour être désiré. Le même état complémentaire peut être observé dans les phrases du poème, envoyés et renvoyés entre Scipion et Caligula, qui énonce les choses immobiles relatives aux choses celles que Caligula énonce, comme la terre et le pied, ou « [...] *la ligne des collines romaines* » et « [...] *les martinets dans le ciel vert.* »⁶¹.

L'existence problématique et conflictuelle de ces deux hommes situés autour du feu arrive à sa fin avec la différenciation de Caligula « [...] *Tu es d'un autre monde. Tu es pour dans le bien, comme je suis pur dans le mal.* »⁶². Avec cette comparaison, Caligula donne à Scipion et à lui-même les significations des valeurs, *le bien* et *le mal* ; bien que dans le système nouveau, leurs significations soient inversées. Cela nous

⁶⁰ Ibid., p. 101.

⁶¹ Ibid., p. 102.

⁶² Ibid., p. 103.

montre la préparation de la scène au complexe d'Ozymandias, quand Caligula dit : « *Tout cela manque de sang.* »⁶³.

En sachant que Scipion ne se soumet pas au nouveau système de dévalorisation, Caligula rétablit les valeurs anciennes et compare leur confrontation, leur état actuel, avec les signes valorisants du système éthique. Quand il voit que Scipion accepte d'entrer ce nouvel espace, créé apparemment pour une compréhension mutuelle, Caligula le souille aussi en indiquant la violence, la force occupante de son système. Il utilise, encore une fois, le complexe d'Ozymandias pour détruire les attentes du rebelle.

Mais après sa destruction, contrairement aux autres participants par nature, le rebelle Scipion l'attaque, en disant que Caligula est seul. Enragé comme Scipion a utilisé sa solitude contre lui, Caligula se jette sur lui : « *La solitude ! Tu la connais, toi, la solitude ? [...] Si du moins, au lieu de cette solitude empoisonnée de présences qui est la mienne, je pouvais goûter la vraie, le silence et le tremblement d'un arbre ! La solitude ! Mais non, Scipion. Elle est peuplée de grincements de dents et tout entière retentissante de bruits et de clameurs perdues.* »⁶⁴.

Nous revenons de la confrontation du feu à la confrontation produite par le complexe d'Icare. Tandis que Scipion réfère à l'isolation provenant de la position où Caligula omniscient s'était situé, pour Caligula humaine, la vraie souffrance de la solitude vient d'être entourée par les êtres mortels. Là où existe la mortalité, il y aura la confirmation de la possibilité. Caligula, qui utilisait tous les éléments mobiles pendant l'échange des phénomènes complémentaires avec Scipion, aspire à l'état immobile d'un arbre. Par cette immobilité, on arrive à la dureté de l'arbre, donc à *La terre et les rêveries de la volonté* de Gaston Bachelard : « *Presque toujours, le mot dur est l'occasion d'une*

⁶³ Ibid., p. 104.

⁶⁴ Ibid., p. 108.

*force humaine, le signe d'un courroux ou d'un orgueil, parfois d'un mépris. C'est un mot qui ne peut rester tranquillement dans les choses. »*⁶⁵. A la suite de l'explication de Bachelard, on peut dire que la vraie solitude à laquelle Caligula aspire, c'est la solitude défiante envers la nature englobante du système de la Loi. De façon presque clairvoyante, Caligula confirme notre proposition quand Scipion demande s'il avait une sorte de remède contre sa solitude qui vient d'être le sujet de complexe d'Icare : « *Le mépris.* »⁶⁶. C'est la dureté de l'impossible, d'un paradoxe au centre du système des êtres possibles.

Schéma 5 : La confrontation entre Scipion et Caligula

Scipion	Caligula
- Bien - Le rebelle du feu - Les éléments immobiles	- Mal - Le feu - Les éléments mobiles (Caligula omniscient) - La dureté (Caligula humain)

2.4- Analyse de l'Acte III

2.4.1- La déformation des valeurs

Le rideau s'ouvre à une scène particulièrement blasphématoire. Tous les patriciens, et Scipion, viennent à la parade de Caligula, ils entendent Hélicon qui présente le dieu-Caligula : « *Une reconstitution impressionnante de vérité, une réalisation sans précédent. Les décors majestueux de la puissance divine ramenés sur terre, une attraction sensationnelle et démesurée, la foudre, le tonnerre, le destin lui-même dans sa marche triomphale. Approchez et contemplez !* »⁶⁷.

Un autre exemple du complexe d'Ozymandias se déroule ici : toutes les qualités des dieux ; être inachevable, être capable de réaliser les miracles, ne jamais être

⁶⁵ Bachelard, Gaston. *La terre et les rêveries de la volonté*, Corti, 1948, p. 64.

⁶⁶ Albert Camus, op. cit., p. 106.

⁶⁷ Ibid., p. 110.

reconstructible par les mortels, tous les éléments divins sont transformés en des objets de moquerie. La notion du *dieu*, dans le domaine de la Loi, est l'une des autres notions constituées pour le contrôle des participants du système, ou au moins, ils sont les outils pour la régulation. Et s'il existe une entité valorisée dans le système, il est inévitable que Caligula inversera sa valeur avec le complexe d'Ozymandias pour la perversion.

Pendant l'adoration de Caligula-Vénus, on voit les états contradictoires dans les prières, en définissant l'omniscience de ce dieu de perversion, au lieu d'un vrai dieu qui est en habitude l'icône de la singularité infaillible, comme : « *Toi qui es comme un rire et un regret...* » Ou « *...une rancœur et un élan...* »⁶⁸. Avec ces contradictions, ils visent à mieux affaiblir les valeurs et l'état incontestable des entités appartenant au système ancien, puisque la réputation de ces entités vient de l'incontestabilité de ses états. Mais ce fait est seulement supposé, donc modifiable. Dans une simulation, vu qu'elle est une reproduction de la réalité, tout peut être perçu, mais rien n'est réel ; donc, tout est supposé d'être réel, même les reproductions d'une reproduction si elles viennent de ce qui s'est positionné à la position du pouvoir.

En outre, même les régulations d'un dieu sont changées lors de cette pièce. Tandis qu'un dieu du système ancien peut ordonner ou donner le pouvoir à ses sujets pour se faire tourner vers les vertus morales ; dans les prières des participants du système de Caligula, les attentes des dons et des commandes sont inversées aussi : « *Instruis-nous de la vérité de ce monde qui est de n'en point avoir.* »⁶⁹. « *Comble-nous tes dons, réponds sur nos visages ton impartiale cruauté, ta haine tout objective ; ouvre au-dessus de nos yeux tes mains pleines de fleurs et de meurtres.* »⁷⁰ « *Enivre-nous du vin de ton équivalence et rassasie-nous pour toujours dans ton cœur noir et salé.* »⁷¹. Dans le système de l'impossible, par l'effet du complexe d'Ozymandias, toutes les qualités de ce qui gouverne et ce qui est gouverné sont changés, sauf la fonction de la régulation

⁶⁸ Ibid., p. 111.

⁶⁹ Ibid., p. 112.

⁷⁰ Ibid.

⁷¹ Ibid., p. 113.

et de la soumission. Le gouverneur est devenu la seule notion importante, et tous les souhaits des participants arrivent à sa justification.

Enfin, nous voyons la perversion de Caligula quant aux oboles. Généralement une notion désignée pour l'autonomisation de la simulation sous le prétexte d'un sacrifice divin au dieu et à la communauté ; il est dépourvu de son masque, encore par le complexe d'Ozymandias pour mieux insulter la notion du *dieu*, en l'amenant au niveau humain avec les adjectives qu'on ne peut jamais utiliser pour définir une entité toute-puissante : « *Adorer, c'est bien, mais enrichir, c'est mieux. [...] Si les dieux n'avaient pas d'autres richesses que l'amour des mortels, ils seraient aussi pauvres que le pauvre Caligula.* »⁷².

2.4.2- L'hyperréalité des éléments régulateurs dans la Loi

L'adoration se termine avec l'ouverture de la deuxième scène. Les deux gardiens du feu nouveau, Hélicon et Cæsonia, menacent le rebelle, Scipion, pour ses actes révoltants pendant l'adoration. En disant que Caligula a blasphémé, il semble aux autres qu'ils défendent les valeurs anciennes. Mais après que Caligula suppose qu'il croit aux dieux, Scipion refuse. Conséquemment, Caligula demande la raison de l'opposition de Scipion contre le blasphème. Scipion dit : « *Je puis nier une chose sans me croire obligé de la salir ou de retirer aux autres le droit d'y croire.* »⁷³.

Dans la querelle de Caligula et Scipion à propos du blasphème, nous voyons encore la confrontation entre le rebelle et l'interdiction du feu. Bien qu'il soit athé, le rebelle se révolte contre la régulation qui oblige ses participants à la perversion. Cette attaque prométhéenne de Scipion nous montre encore une fois les positions des acteurs du feu, puisqu'en dépit des valeurs actuelles, l'acte préféré du rebelle est la contestation au système qui annule la valorisation des choses.

⁷² Ibid., p. 114.

⁷³ Ibid., p. 116.

Donc, Scipion suggère que Caligula est jaloux des dieux qui intrinsèquement tiennent le pouvoir de valoriser et de créer la signification. Au contraire, ce nouveau dieu de la perversion, autrement dit Caligula, présente le contre-argument où toutes les entités qui propose d'avoir le pouvoir d'interdire et de réguler sont par nature les produits fictifs de la simulation pour exercer ces actes de façon justifiée : « *Si tu veux bien, cela restera comme le grand secret de mon règne. [...] J'ai prouvé à ces dieux illusoires qu'un homme, s'il en a la volonté, peut exercer, sans apprentissage, leur métier ridicule.* »⁷⁴. Jusqu'ici nous témoignons de deux perspectives des acteurs autour d'un feu enflammé par un ancien rebelle ; Caligula qui a réussi à être la Loi pour se révolter contre la simulation de la Loi, sur la notion du blasphème. Tandis qu'il est une autre forme de la dévalorisation pour le nouveau rebelle, pour ce qui est devenu *le feu*, il est l'outil libérateur par des griffes des valeurs et entités prohibitives du système ancien, lancées à l'existence de l'homme pour lui emprisonner au domaine du possible.

Une autre comparaison des perspectives des acteurs autour de ce feu peut être trouvée dans la confrontation à propos de *tyrannie*. Plutôt qu'une entité omnisciente qui réussit à occuper la position incontestable du système, un tyran, au niveau phénoménologique, est un simple fonctionnaire qui utilise le complexe de Janus pour son propre bienfait. En le percevant, Scipion dit qu'il est « une âme aveugle ». Au contraire, Caligula qui tient le pouvoir de rendre sa propre énonciation la réalité présente son contre-argument : « [...] *Mais un tyran est un homme qui sacrifie des peuples à ses idées ou à son ambition. Moi, je n'ai pas d'idées et je n'ai plus rien à briguer en fait d'honneurs et de pouvoir.* »⁷⁵. La même confrontation entre les acteurs du feu sur la dévalorisation des choses se présente. Pour éviter la répétition, nous nous contentons d'expliquer le but des acteurs quant au même sujet, et nous indiquerons seulement l'acte de confrontation.

A la fin de la scène, ces différentes confrontations arrivent au point tout englobant avec la comparaison des perspectives quant au système divin. Au contraire de Scipion qui

⁷⁴ Ibid.

⁷⁵ Ibid., p. 117.

suppose que la reproduction des dieux au niveau de la moquerie signifie le blasphème, Caligula l'oppose en mettant en lumière l'état humain contre la divinité : « *Non, Scipion, c'est de l'art dramatique ! L'erreur de tous ces hommes, c'est de ne pas croire assez au théâtre. Ils sauraient sans cela qu'il est permis à tout homme de jouer les tragédies célestes et de devenir dieu. Il suffit de se durcir au cœur.* »⁷⁶.

En réalisant déjà que l'idée du *dieu* n'est qu'une icône produit par la simulation pour le contrôle des masses, Caligula indique la possibilité de simuler être dieu pour chacun des hommes, à condition qu'ils se révoltent. Et puis, il réfère à la nature mimétique du théâtre et il la compare avec le réflexe reproductif de la simulation ; donc, il arrive à la conclusion qu'il suffit de simuler le pouvoir en se révoltant contre la Loi pour atteindre la liberté, pour occuper, puisque le pouvoir de régulation vient de la supposition que ce pouvoir existe dans la simulation du système au départ. C'est la qualité d'autoréalisation du phénomène de la Loi.

En revanche, Scipion convient avec Caligula : « *Peut-être, en effet, Caius. Mais si cela est vrai, je crois qu'alors tu as fait le nécessaire pour qu'un jour, autour de toi, des légions de dieux humains se lèvent, implacables à leur tour, et noient dans le sang ta divinité d'un moment.* »⁷⁷. Par ces mots, on voit que Scipion a réalisé la vraie raison de Caligula : dans l'ordre de la simulation, rendre la révolte la seule option pour agir. En faisant de la révolte un élément dans le circuit des éléments de démarche, il l'ajoute au domaine de l'hyperréalité, puisqu'elle est encore une régulation de son système. Dans une simulation où sa destruction est ordonnée par elle-même, nous revenons à l'œuvre *Simulacres et simulation* de Jean Baudrillard sur la nature des événements hyperréels :

« [...] Au contraire, c'est en tant qu'événements hyperréels, n'ayant plus exactement de contenu ni de fins propres, mais indéfiniment réfractés les uns par les autres (comme aussi bien les événements dits historiques : grèves, manifestations, crises, etc.), c'est en cela qu'ils sont incontrôlables, par un ordre qui ne peut s'exercer que sur du réel et du rationnel, sur des causes et

⁷⁶ Ibid., p. 119.

⁷⁷ Ibid., pp. 119-120.

des fins, ordre référentiel qui ne peut régner que sur le référentiel, pouvoir déterminé qui ne peut régner que sur un monde déterminé, mais qui ne peut rien sur cette récurrence indéfinie de la simulation, sur cette nébuleuse en apesanteur n'obéissant plus aux lois de la gravitation du réel, le pouvoir lui-même finissant par se démanteler dans cet espace et devenant une simulation de pouvoir. »⁷⁸.

Dans le système de Caligula, le complexe d'Ozymandias, autrement dit la force positionne la révolte également en tant que règle et récurrence décrite ci-dessus ; cette règle lui-même n'a aucune réponse. Le système est désigné pour s'écrouler par la main de ses participants. C'est l'effet du feu prométhéen qui était volé au nom de vol et de rébellion.

2.4.3- L'impossibilité et la lune bachelardienne

Dans cette scène, Hélicon vient prévenir Caligula de la conspiration des patriciens. Mais Caligula, presque apathique, lui raconte le temps où il avait eu la lune :

« [...] Elle était d'abord toute sanglante, au-dessus de l'horizon. Puis elle a commencé à monter, de plus en plus légère, avec une rapidité croissante. Plus elle montait, plus elle devenait claire. Elle est devenue comme un lac d'eau laiteuse au milieu de cette nuit pleine de froissements d'étoiles. Elle est arrivée alors dans la chaleur, douce, légère et nue. Elle a franchi le seuil de la chambre et, avec sa lenteur sûre, est arrivée jusqu'à mon lit, s'y est coulée et m'a inondé de ses sourires et de son éclat. »⁷⁹.

Ordinairement, nous nous contentons d'analyser les éléments de l'œuvre qui se trouve dans la structure significative du phénomène de la Loi ; mais puisque *la lune* se trouve comme le symbole de l'impossible dans la perception de Caligula, et puisque cette compréhension d'impossibilité a une racine de son système, nous examinerons l'aspect de l'impossible dans cette apparition de la lune.

Nous voyons encore une fois la caractéristique d'un objet sphérique dans les mouvements de la lune. Elle arrive à Caligula d'une façon parfaite où elle monte

⁷⁸ Jean Baudrillard, op. cit., 1981, pp. 38-39.

⁷⁹ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 122.

graduellement, de plus en plus elle occupe toute la perception de Caligula. Mais mieux que la perfection de l'impossibilité trouve sa représentation dans ses rêveries avec la lune et elle se transforme à *un lac d'eau laiteuse* et elle habille la douceur de l'eau. Nous voyons dans cette douceur adoptée par la lune, qui illumine les nuits, la proposition de Bachelard dans *L'eau et les rêves*, sur la théorie mythique de Charles Ploix concernant le drame mythologique et Poséidon :

« Pour Charles Ploix, le drame mythologique fondamentale – thème monotone de toutes les variations – est, comme on le sait, le drame du jour et de la nuit. [...] Et l'émotion qui anime les mythes est l'émotion primitive entres toutes : la peur des ténèbres, l'anxiété que vient enfin guérir l'aurore. [...] Dans la théorie mythique de Ploix, tous les dieux, même ceux qui vivent sous terre, parce qu'ils sont dieux, recevront une auréole. [...] En conformité avec cette thèse générale, le dieu de l'eau devra avoir sa part du ciel. Puisque Zeus a pris le ciel bleu, clair, serein, Poséidon prendra le ciel gris, couvert, nuageux. [...] La nuée, les nuages, les brouillards seront donc des concepts primitifs de la psychologie neptunienne. [...] Il sera donc bientôt le dieu de l'eau douce, le dieu de l'eau terrestre. [...] Toute divinité végétale est une divinité de l'eau douce, une divinité parente avec les dieux de la pluie et des nuées. [...] L'eau du ciel, la fine pluie, la source amie et salubre donnent des leçons plus directes que toutes les eaux des mers. C'est une perversion qui a salé les mers. [...] La rêverie naturelle gardera toujours un privilège à l'eau douce, à l'eau qui rafraîchit, à l'eau qui désaltère. »⁸⁰.

En somme, l'objet qui représente l'impossible pour Caligula, la lune revêt la qualité de rafraîchissement. C'est-à-dire avec la nature propageante de la sphère déjà mentionnée et avec la qualité de rafraîchissement, elle satisfait le désir de Caligula d'obtenir la perfection par l'impossible, au seul instant qu'il l'avait obtenu. En rêvant de la lune, il se souvient du sentiment d'être intégré avec l'excellent, d'être inclus à la rondeur de l'impossible, dans le visage de la lune qui monte sur l'eau douce en conquérant la nuit avec sa lumière.

⁸⁰ Bachelard, Gaston. *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942, pp. 175-176-177.

2.4.4- Le rapport entre Caligula omniscient et humain

Après la lecture de la tablette de la conspiration, Caligula ordonne à un garde d'amener Cherea. Il reste seul dans la scène, et pendant sa solitude, il parle à un miroir :

« Tu avais décidé d'être logique, idiot. [...] Si l'on t'apportait la lune, tout serait changé, n'est-ce pas ? Ce qui est impossible deviendrait possible et du même coup, en une fois, tout serait transfiguré. [...] Même si l'on m'apportait la lune, je ne pourrais pas revenir en arrière. Même si les morts frémisaient à nouveau sous la caresse du soleil, les meurtres ne rentreraient pas sous terre pour autant. »⁸¹.

Avec ce petit monologue, nous voyons la confrontation du complexe d'Icare par les mots de Caligula, mais cette confrontation, pour la première fois, se réalise entre deux parties d'une entité totale qui sont émergées, créés sous l'effet du complexe d'Icare. Caligula humain, oppose sa partie omnisciente aux actes qu'il avait faits au nom de l'impossible. Au lieu de Caligula omniscient, c'est son composant humain qui était déjà tourmenté par l'idée de sa propre mort et cet homme se trouve vaincu par ses actes puisqu'il est entouré par les conséquences : « Trop des morts. » En renforçant l'opposition entre les acteurs du complexe, il utilise *le soleil*, un autre objet céleste que nous avons observé au chapitre précédent dans la proposition de Bachelard sur la théorie mythique de Charles Ploix. Cette confrontation du complexe, devient la lutte entre le soleil qui allume le jour et la lune qui le poursuit.

Caligula omniscient, pour sa part, adopte ses actes visant à l'obtenir l'impossible, c'est-à-dire ses actes sous l'effet du complexe d'Ozymandias : « *Le pouvoir jusqu'au bout, l'abandon jusqu'au bout. Non, on ne revient pas en arrière et il faut aller jusqu'à la consommation !* »⁸². Par ce dévouement, le complexe d'Icare, pour Caligula, se met à sa fin à niveau de l'action. Il décide de tout consommer, incluant la simulation de la Loi puisqu'il était devenu l'élément critique de sa continuation en devenant le feu du nouveau système, donc, incluant la consommation de lui-même.

⁸¹ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 127.

⁸² Ibid., p. 128.

2.4.5- La confrontation entre Cherea et Caligula, la notion de récompense

La dernière scène de l'acte III se fonde sur deux acteurs de la pièce, Cherea et Caligula. Caligula lui demande s'il est possible pour deux hommes de se parler sans se masquer. Il dit qu'il croyait que c'est possible mais Caligula est incapable de le faire. En guise de réponse, Caligula dit : « [...] *Couvrons-nous donc de masques. Utilisons nos mensonges. Parlons comme on se bat, couverts jusqu'à la garde. [...]* »⁸³.

Caligula nous montre qu'il est impossible de se libérer pour les acteurs des positions où ils se sont situés autour du feu prométhéen. Une fois positionné, la seule perspective à laquelle quelqu'un peut s'adhérer est celle qui vient de son rôle dans l'espace de la simulation, puisqu'il se dévoue à l'acquisition ou à la garde des droits de rendre l'énonciation à la réalité. Lorsqu'on analyse ce pouvoir de la simulation de la Loi comme l'objet désiré du voleur du feu prométhéen, il faut conclure que ces positions, ces états du voleur -ou du rebelle- et du gardien sont les privilèges provenant des positions tenues par les uns et les autres. Et pour la continuation de la démarche de la Loi ou du feu, que ce feu soit volé ou pas ; ces rôles doivent être joués *ad infinitum*. Donc, pour le gardien des valeurs et du système ancien, Cherea, et le rebelle de ce même système, Caligula, c'est impossible de changer. Pour les deux, le seul état de l'autre peut être ce qui est assuré à lui par sa position autour du feu. Pour l'instant, c'est le débat entre le gardien et le rebelle du feu ancien.

Pendant ce débat, Caligula interroge Cherea sur ses raisons et sur ses sentiments le concernant. Cherea suggère qu'il ne le hait pas, mais il le juge nuisible au mode de vie des hommes qui se soumettent à la simulation de la Loi ; donc, il croit qu'il est nécessaire de le tuer. Quand Caligula dit qu'il est trop intelligent pour agir sans payer le prix de son intelligence, il lui répond en disant :

⁸³ Ibid., p. 129.

« [...] Je suis comme tout le monde. Pour m'en sentir libéré, je souhaite parfois la mort de ceux que j'aime, je convoite des femmes que les lois de la famille ou de l'amitié m'interdisent de convoiter. Pour être logique, je devrais alors tuer ou posséder. Mais je juge que ces idées vagues n'ont pas d'importance. Si tout le monde se mêlait de les réaliser, nous ne pourrions ni vivre ni être heureux. Encore une fois, c'est cela qui m'importe. »⁸⁴.

Nous voyons par la franchise de Cherea une autre qualité du phénomène de la Loi. Malgré des désirs et des besoins instinctifs, la Loi, par le moyen de la simulation, crée l'espace où ses participants sentent l'accomplissement en obéissant aux interdictions. La nature de la simulation nous suggère que quelque sujet préférera d'obéir en dépit de ses désirs pour être récompensé par la simulation, quoi qu'elle soit une récompense concrète ou abstraite, pour être méritoire de quelque position dans la hiérarchie où indique que ce sujet s'est soumis aux valeurs morales de la société ; plutôt que d'achever l'objet désiré en se révoltant contre le concept de cette récompense, selon la logique de Caligula. Et pour que la récompense donnée par la simulation puisse excéder la propre satisfaction d'acquisition du désir ; la Loi rend le refoulement à la première condition *d'une vie heureuse*. C'est la base d'existence pour le gardien du feu : l'obtenir à condition qu'il renforce le respect qu'il demande. Pour le rebelle, nous revenons à *La psychanalyse du feu* :

« Ce qu'on connaît d'abord du feu c'est qu'on ne doit pas le toucher. Au fur et à mesure que l'enfant grandit, les interdictions se spiritualisent : le coup de règle est remplacé par la voix courroucée ; la voix courroucée par le récit des dangers d'incendie, par les légendes sur le feu du ciel. [...] Dès lors, puisque les inhibitions sont de prime abord des interdictions sociales, le problème de la connaissance personnelle du feu est le problème de la désobéissance adroite. L'enfant veut faire comme son père, loin de son père et de même qu'un petit Prométhée il dérobe des allumettes. »⁸⁵.

La confrontation entre Caligula et Cherea, jusqu'à ce point de la discussion, c'est de la même nature avec celle qui se réalise entre le père qui garde le feu et son enfant qu'il voudrait l'enseigner le respect du feu et qui a déjà incendié toute la maison. Cette discussion sur le refoulement et l'abolition se termine avec l'expression de la position de deux : « - Je crois qu'il y a des actions qui sont plus belles que d'autres. – Je crois

⁸⁴ Ibid., p. 131.

⁸⁵ Gaston Bachelard, op. cit., 1949, p. 21.

que toutes sont équivalentes. » (p. 131-132) Cherea nous montre que la collision est inévitable entre les acteurs du feu.

A la fin de la discussion, Caligula montre à Cherea la tablette de l'assassinat. Cherea, dans une apparence imperturbable, dit qu'il savait que Caligula la possédait. Caligula lui dit que la tablette est la seule preuve de sa culpabilité, mais Cherea indique qu'il n'a besoin pas d'une preuve pour le punir. Mais Caligula dit, en brûlant la tablette :

« J'ai là cette preuve, regarde. Je veux considérer que je ne peux vous faire mourir sans elle. C'est mon idée et c'est mon repos. Eh bien ! Vois ce que deviennent les preuves dans la main d'un empereur. [...] Admire ma puissance. Les dieux eux-mêmes ne peuvent pas rendre l'innocence sans auparavant punir. Et ton empereur n'a besoin que d'une flamme pour t'absoudre et t'encourager. »⁸⁶.

Dans cette action de brûler et cette énonciation très complexe, nous regarderons premièrement la signification de la décision de Caligula où il a jugé que pour cette fois, il aura besoin d'une preuve pour faire Cherea mourir. Nous y voyons l'effet du complexe de Janus puisque Caligula fait, pour l'avantage de son système, tourner la face gratifiante de la Loi en faveur de Cherea. Vu que la seule règle de ce système est de se révolter contre lui-même, au lieu du complexe d'Ozymandias, on voit l'influence de Janus ; car en épargnant la vie de ce qui se révoltera, bien que cette révolte sa finira par le meurtre de Caligula, la continuation du système n'est pas interrompue.

Deuxièmement, nous voyons *l'effet d'un empereur*. Jusqu'à ce point de l'analyse, nous avons comparé la puissance de Caligula avec le feu qu'il avait volé pendant sa rébellion contre le système ancien de la Loi. Ici, on voit le feu des flambeaux qui brûle et détruire la preuve d'assassinat comme le feu purificateur de Bachelard qui on peut trouver dans *La psychanalyse du feu* :

« [...] Il faudrait sans doute rapprocher le feu agricole qui purifie les guérets. Cette purification est vraiment profonde. Non seulement le feu détruit l'herbe

⁸⁶ Albert Camus, op. cit, 1958, pp. 134-135.

inutile, mais il enrichit la terre. [...] Comme toujours, la multiplicité des explications, souvent contradictoires, recouvre une valeur primitive indiscutée. Mais la valorisation est ici ambiguë : elle réunit les pensées de la suppression d'un mal et de la production d'un bien. Elle est donc très susceptible de nous faire comprendre la dialectique exacte de la purification objective. »⁸⁷.

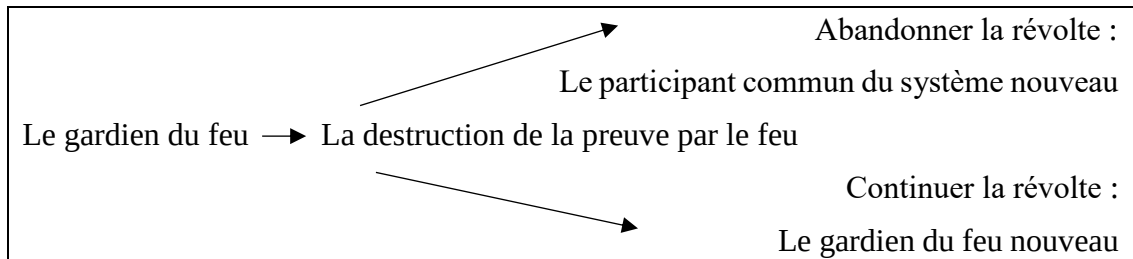
Dans le feu qui détruit la preuve et en ce faisant, qui ravive la révolte de Cherea ; nous voyons le même effet fertilisant du feu de pureté que Bachelard mentionne. Et par cet acte, Caligula s'assure qu'il est agent provocateur du destin de son assassin, lui démontrant qu'il a déjà obtenu le feu.

A propos de l'acquisition de ce feu, nous voyons encore la dévalorisation habituelle de Caligula, sous l'effet du complexe d'Ozymandias. Bien qu'il ait détruit la tablette par le complexe de Janus, la comparaison de sa puissance à celle des dieux et encore une autre forme d'insulte afin de souiller les valeurs de la simulation ancienne, celle à laquelle Cherea se soumet.

Dernièrement, par cet acte, Caligula réussit à changer la position de Cherea. Pardonné de l'assassinat par les régulations du système de Caligula, Cherea se trouve en face de deux options inévitables : la première est de refuser ce tout nouveau pardon du système ce qu'il est intrinsèquement opposé, mais en retour il doit abandonner sa révolte puisque sa liberté, à cause de cet acte de Caligula, provient d'être assujéti au système de Caligula, et c'est le changement de la position du gardien du feu ancien, à l'espace commun des sujets de la simulation actuelle. Ou en revanche, il peut continuer son complot, mais cette fois, parce que son existence est prévue du pardon de l'empereur qui vise à détruire la démarche de la simulation lui-même, il doit devenir le plus nouvel agent du complexe d'Ozymandias, et c'est équivalente de se soumettre au feu nouveau où la seule valeur est la révolte ; en somme, à la fin de sa révolte, il sera le seul qui restera dans le système de Caligula, vu qu'il réalisera cette révolte grâce aux valeurs de ce système, au lieu de la puissance donnée par ses propres valeurs.

⁸⁷ Gaston Bachelard, op. cit., 1949, p. 116.

Schéma 6 : Le changement du rôle de Cherea



2.5- Analyse de l'Acte IV

2.5.1- Le changement de position de Scipion

Dans la première scène du dernier acte de la pièce, nous témoignons du premier changement de rôle d'un acteur. Après que Cherea avait demandé du secours à Scipion, il refuse de se participer à l'assassinat de Caligula. Malgré les contestations de Cherea, il explique sa neutralité nouvelle fondée : « *Mais quelque chose en moi lui ressemble pourtant. La même flamme nous brûle le cœur.* »⁸⁸.

Dans l'énoncé de Scipion, nous voyons que Caligula lui a donné le feu de son système pendant leur confrontation, lui faisant réaliser le jeu infini et absurde des acteurs autour du feu. Si le feu prométhéen, comme nous avons vu par les propositions de Bachelard, est la connaissance personnelle de ce qui est caché derrière l'interdiction générale, Scipion, avec l'aide de Caligula, a perçu ce qui est spécifiquement caché. Il nous confirme sur ce qui suit d'après l'acquisition du feu : « [...] *Mon malheur est de tout comprendre.* »⁸⁹.

Mais, qu'est-ce que cette information cachée? Scipion nous en informe aussi : « *Oui, il m'a appris à tout exiger.* »⁹⁰. Enfin, nous découvrons ce qui vient après ce jeu : rien n'est actuellement interdit. Par la valorisation systématique de la simulation du phénomène de la Loi établit, les participants soutiennent qu'ils y ont des actes à faire

⁸⁸ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 141.

⁸⁹ Ibid.

⁹⁰ Ibid.

et à ne pas faire, parce que ces actes sont valorisés. Mais toutes ces valeurs viennent de cet acte de soumission. Au contraire de la notion du désir qui existe indépendamment d'un acte créatif, la simulation d'un système régulateur subsiste seulement par la volonté d'énoncer qu'elle existe. Comme la simulation, le pouvoir d'agir (dans une façon morale ou non) ce qui est donné par cette simulation est simulé aussi : on nous accorde qu'il y a quelque chose d'obtenir à quelque position sur l'espace créé par la Loi ; mais en effet, il n'y a rien d'obtenir au de garder. Le feu de la Loi, en réalité, n'est qu'un autre outil de la simulation. C'est la réalité derrière les interdictions générales du feu : on peut obtenir l'information que le feu brûle si l'on le touche, quand on le touche ; mais après la première inhibition, l'effet brûlant du feu se rend à une rumeur. Et cette rumeur, dans les mains de son gardien, se rend sa vraie puissance contre un rebelle possible pour contrôler, pour faire continuer ; à ce qui essaie désespérément de l'obtenir. Dans l'espace de la Loi, le feu n'est qu'une entité simulée, il n'y a rien derrière lui que la puissance de dire qu'il y a de récompense sauf si personne n'essaie de le toucher.

En lui démontrant qu'ils ont les mêmes rôles autour du feu (puisqu'ils sont les rebelles d'un feu dans un système, nouveau ou non), Caligula fait réaliser à Scipion que l'acte de l'obtenir est vain, vu qu'il n'y a rien à obtenir dans le système. En outre, il lui prouve que ces rôles ne sont que les positions circulaires, c'est-à-dire qu'après l'acquisition, le même jeu doit se répéter avec les autres pour la survie de n'importe quelles valeurs du nouveau voleur du feu. Pour chaque rebelle réussi, il y aura un autre qui surgira, puisque une fois réussi ; ce rebelle établira ses propres valeurs, ou il devra montrer qu'il n'a volé rien. A l'instant qu'il l'obtient, il deviendra la justification du feu, vu qu'il avait agi pour l'acquisition.

Toutes ces déductions faites pour Scipion nous montrent sa nouvelle position dans le système, il n'est plus le rebelle du feu, mais il n'est pas un participant non plus. En lui poussant au dehors du système sous l'effet du complexe d'Icare, le complexe d'un acteur qui existe en deux états en même temps, l'un qui est inévitablement dans une sorte de relation avec la simulation, l'autre qui peut réaliser une existence en dehors ; Caligula fait de Scipion un autre pôle de la sphère de son propre système, étant

donné qu'il a obtenu le feu, ou l'information derrière du feu de Caligula. A l'instant, Scipion ne se soumet en aucun élément des systèmes. Il est le premier qui arrive le plus proche *en dehors*.

Quant à Caligula, puisque son système s'opère sur la seule valeur de la révolte, et puisque Scipion s'est révolté et s'est libéré efficacement ; on peut dire qu'il a réussi à obtenir l'impossible, en poussant Scipion loin de toute régulation et de toute interdiction ; et en lui, Caligula réside à l'infini puisque son existence et sa révélation dépendent à la révolte fournie par Caligula lui-même.

2.5.2- Le changement de position de Cherea

Après la scène où nous voyons la nouvelle position de Scipion dans le chapitre précédent, nous comprenons aussi la position de Cherea. Scipion lui dit : « *Essaie de comprendre.* »⁹¹, et il répond : « *Non, Scipion.* »⁹².

Nous témoignons que Cherea, dans les mêmes circonstances de Scipion, a affronté la même décision que Scipion avait prise : se situer à une position relative au feu et à Caligula. Il est doté avec la même information que le poète ; mais en affrontant, il décide de rester à sa propre position : le gardien de son propre feu, le feu ancien.

Mais malgré sa détermination, il n'y a aucun changement dans la victoire de Caligula : il ne situe pas au même niveau avec les autres participants de ceux qui se soumettent au système ancien parce qu'ils n'ont pas d'alternative, donc, Cherea *choisit* de rester fidèle à son feu après qu'il avait confronté le feu nouveau. Et en résultat, il agit, comme Scipion, grâce à Caligula, vu que cela est la révolte contre son système. En refusant de *comprendre*, donc de donner considération à la logique de Caligula, il devient, involontairement, le rebelle du feu nouveau ; et il prouve le point de Caligula : c'est le

⁹¹ Ibid., p. 142.

⁹² Ibid.

mouvement circulaire autour du feu. Si un rebelle réussit, un autre rebelle naîtra contre ce succès ; si un rebelle prend sa retraite, un autre le remplacera.

Schéma 7 : Les positionnements des acteurs autour des feux

Le feu nouveau	Le feu ancien	En dehors du système
Caligula omniscient – Le feu Caligula humain – Le gardien Hélicon- Le gardien Cæsonia – La gardienne	Cherea- Le gardien (par choix)	Scipion

2.5.3- Le complexe d'Héphaïstos

Dans cette scène, Hélicon et Cherea se rencontrent. En sachant le complot de Cherea, Hélicon lui dit, avec honnêteté :

« [...] Oui, je sers un fou. Mais toi, qui sers-tu ? La vertu ? [...] C'est ainsi que j'ai pu vous regarder, vous les vertueux. Et j'ai vu que vous aviez sale mine et pauvre odeur, l'odeur fade de ceux qui n'ont jamais rien souffert ni risqué. [...] Vous qui tenez boutique de vertu, qui rêvez de sécurité comme la jeune fille rêve d'amour, qui allez pourtant mourir dans l'effroi sans même savoir que vous avez menti toute votre vie, vous vous mêleriez de juger celui qui a souffert sans compter, et qui saigne tous les jours de milles nouvelles blessures ? »⁹³.

Avant d'aborder le sujet des odeurs, nous regarderons à la source de la différence entre les positions d'Hélicon dans la hiérarchie de la Loi. L'esclave dans le système ancien, le gardien du feu nouveau, nous montre l'effet d'inversion du complexe de Janus, en définissant le destin de ce qui se trouve au-dessous de l'ordre hiérarchique. Dépendant aux vertus et aux valeurs déterminées ou non, chaque système a besoin de ceux qui servent et souffrent pour peu de raisons réelles. C'est parce que la simulation a besoin des exemples de ceux qui situés aux positions hiérarchiques défavorisées, pour valoriser les positions au-dessus d'eux. L'avantage, cela fournit la notion de

⁹³ Ibid., pp. 148-149.

récompense pour ceux qui sont situés *au-dessus*. Le désavantage, cela permet à ceux qui sont *au-dessous* d'ignorer les valeurs poussées par le système ; pour eux, c'est seulement l'interdiction, et ceux qui utilisent ces interdictions, qui existent. Au moment où le système s'écroule, le feu est volé ; pour ceux qui ne sont jamais récompensés par le système, la barrière de Janus est tombée : plutôt qu'être abandonnées, les valeurs initiales sont teintées par les mains des participants *au-dessus* de la hiérarchie. La vertu devient le fouet, l'honnêteté devient le mensonge. Dans le nouveau système où le défavorisé de l'ordre ancien qui monte l'ordre hiérarchique changera les valeurs existantes et ceux qui utilisaient ces valeurs de nouveau.

La perspective et l'interaction de ceux qui sont situés *au-dessus* du point neutre de la hiérarchie avec les valeurs établies d'un système donné, c'est le complexe de Janus. Pour nommer la même perspective de ceux qui sont (ou étaient) *au-dessous*, on doit étudier l'odeur de Cherea à Hélicon.

Cette odeur *de ceux qui n'ont jamais rien souffert* grâce au complexe de Janus, et de ceux qui avaient perdu ses privilèges à cause du vol de Caligula, trouve son explication dans *La psychanalyse du feu* : « *L'odeur est une qualité primitive, impérieuse, qui s'impose par la présence la plus hypocrite ou la plus importune. Elle viole vraiment notre intimité. Le feu purifie tout parce qu'il supprime les odeurs nauséabondes.* »⁹⁴. Le feu prométhéen, volé par Caligula, donne une certaine puissance à Hélicon et le garde contre l'odeur qui lui donne la nausée ; le pouvoir hypocrite de ses esclavagistes qui encore, utilisaient ses pouvoirs donnés par les valeurs anciennes.

La source des odeurs qui violent ceux qui sont *au-dessous* émerge. Si le vol libérateur du feu est nommé le complexe de Prométhée, nous suggérons que le regard haineux des défavorisés aux ciels, où les dieux leur interdisent de passer la barrière de Janus doit être nommé *le complexe d'Héphaïstos*, vu que le contexte mythique, le feu interdit aux hommes était caché dans le four du dieu forgeron. C'est le même acte de

⁹⁴ Gaston Bachelard, op. cit, 1949, p.115.

déguisement des privilèges qui évoque le sentiment de la haine qu'on peut trouver dans les yeux tournés vers le ciel.

2.5.4- L'effet destructif du complexe d'Ozymandias

Dans cette scène, on voit une comparaison de Caligula entre les catastrophes universelles et Caligula après qu'il condamne l'un des patriciens à la mort puisqu'il offre sa vie pour la guérison de l'empereur malade : « *Mon règne jusqu'ici a été trop heureux. Ni peste universelle, ni religion cruelle, pas même un coup d'État, bref, rien qui puisse vous faire passer à la postérité. [...] Enfin, c'est moi qui remplace la peste.* »⁹⁵.

Nous voyons que Caligula réfère aux effets du complexe d'Ozymandias. Nous avons déjà analysé les actions qui sont désignées par la destruction du système, préparées par ce qui s'est situé au point maximum de ce système, et nous les avons nommés *le complexe d'Ozymandias*. Mais par les énoncés de Caligula dans cette scène, on témoigne les conséquences des actions prises sous l'effet de ce complexe.

Toutes ces catastrophes mentionnées sont les événements qui montrent les limites de la puissance d'un système législatif. Bien que l'élément nucléaire de ce type de simulation ait été volontairement décidé par ses participants comme la fonction de contrôle, comme tous les événements réels, une simulation ne peut fournir aucune réponse contre la réalité. Et dans une simulation où rien n'est simulé pour qu'il soit une sorte de récompense aux choses qui dévoile les fautes du système, sa démarche s'écroule. Et plus de personnes adhèrent à la révolte contre le système dysfonctionnel.

Normalement, cette situation est pour l'avantage du phénomène de la Loi. Que cet événement soit naturel ou non, le système régulateur fournit sa continuation par le mouvement circulaire des acteurs autour du feu de la Loi. Inévitablement, l'un des

⁹⁵ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 154.

rebelles réussit, renouvelle les valeurs et purifie le circuit des valeurs de celles qui perturbent la démarche du système qui fournit la puissance de réguler et d'interdire. Et enfin, les résidus du système ancien sont enseignés à la nouvelle génération comme l'exemple de la purification par le feu du système. On trouve les mêmes résidus du feu purificateur dans *la psychanalyse du feu* :

« D'un autre côté, ce qui ralentit la purification de l'idée de feu, c'est que le feu laisse des cendres. Les cendres sont souvent considérées comme de véritables excréments. Ainsi Pierre Fabre croit que l'Alchimie était, dans les premiers temps de l'humanité, « bien puissante par la puissance de son feu naturel... aussi voyait-on toutes choses durer davantage qu'on ne voit à présent, puisque ce feu naturel est beaucoup affaibli par la société d'une grande et énorme quantité d'excréments qu'il ne peut rejeter, qui lui causent son entière extinction dans une infinité d'individus particuliers. » (Jean-Pierre Fabre, L'Abrégé des secrets chimiques, Paris, 1636, p. 6) D'où la nécessité de renouveler le feu, de revenir au feu originel qui est le feu pur. »⁹⁶.

Donc, en simulant les événements réels comme les catastrophes naturelles, Caligula se rend compte qu'il évoque cette révolte, intrinsèquement provoquée par la simulation elle-même. C'est l'effet destructeur du complexe d'Ozymandias qui marque l'existence d'une génération à l'histoire, pour qu'elle soit un exemple aux autres systèmes de la Loi ; et c'est le même effet qui poussera Caligula à l'immortalité. Au fond, tous les deux états de Caligula, indiqués par le complexe d'Icare, profitera de se rendre à *une catastrophe naturelle* pour le Rome : Caligula omniscient évoquera la révolte, et conséquemment sa justification d'être en tant que Caligula humain achèvera l'immortalité, même si cette immortalité est abstraite.

2.5.5- Le pouvoir créatif de la simulation

Dans la scène XII, Caligula ordonne la préparation d'un jour consacré à l'art où les poètes du royaume écrivent un poème à propos de la mort. Cherea lui demande si Caligula participera à la compétition. Caligula, en réponse, dit qu'il a déjà fait sa

⁹⁶ Gaston Bachelard, op. cit., 1949, pp. 116-117.

composition : « *C'est l'unique composition que j'aie faite. Mais aussi, elle donne la preuve que je suis le seul artiste que Rome ait connu, le seul, tu entends, Cherea, qui mette en accord sa pensée et ses actes.* »⁹⁷.

Par la réplique de Caligula, nous voyons qu'il compare le pouvoir de rendre l'énonciation à la réalité qui vient également d'être situé à la position maximale de la simulation et d'être un artiste qui crée un univers de sens dans un espace fictif. Tous deux, au niveau fonctionnel, font le même acte de créer une situation où ses participants suivent les mêmes régulations et les mêmes interdictions du créateur et par conséquent, ils tiennent le pouvoir de modifier et de terminer tout système dans la démarche de l'espace où ils créent. Effectivement, c'est la même comparaison entre le réflexe reproductif de la simulation et la nature mimétique de l'art que nous avons déjà touché dans la deuxième scène du quatrième acte mais cette fois, Caligula réfère au niveau perceptif de ceux qui créent au lieu de ceux qui participent à l'univers créé ou simulé.

Nous pouvons trouver une autre indication de cette différence entre les perspectives d'un créateur d'une œuvre artistique et d'un acteur qui participe à cet univers de sens créé avec les perspectives de ce qui est situé au point maximal d'une simulation et des participants de cette simulation dans la réponse de Caligula à Cherea quand il dit que son achèvement dépend à sa puissance : « *En effet. Les autres créent par défaut de pouvoir. Moi, je n'ai pas besoin d'une œuvre : je vis.* »⁹⁸.

Dans la réponse de Caligula, nous voyons la seule différence dans la comparaison entre l'artiste et l'empereur : l'artiste crée un univers fictif pour exercer son pouvoir régulateur, mais un empereur (ou un autre individu situé à la position maximale d'une simulation, n'importe quelle titre) règne un univers réel avec les sujets vivants. L'empereur tient un pouvoir lequel l'artiste l'exerce au niveau seulement mimétique.

⁹⁷ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 159.

⁹⁸ Ibid.

2.5.6- La porte et le cendre bachelardien

Au début de cette scène, Scipion rapproche Caligula, en disant qu'il est inutile d'essayer de changer son choix. Caligula l'ignore et Scipion lui répond : « *Je vais te laisser, en effet, car je crois que je t'ai compris. Ni pour toi, ni pour moi, qui te ressemble tant, il n'y a plus d'issue. Je vais partir très loin chercher les raisons de tout cela.* »⁹⁹.

Après le changement du positionnement de Scipion dans la première scène du quatrième acte, on témoigne de la conclusion de la friction entre Scipion qui est forcé de comprendre la vérité du feu et donc expulsé du système et Caligula qui lui permet de la comprendre. En ce faisant, il nous montre la différence entre *le dehors* et *le dedans* puisque Scipion, en quittant le Rome où est l'espace significatif de la Loi, réussit à s'enfuir de la simulation et cette fuite nous renvoie à *La poétique de l'espace* à propos de *la porte* puisqu'elle est la première rêverie d'être en dehors n'importe quelle place :

« *La porte, c'est tout un cosmos de l'Entr'ouvert. C'en est du moins une image princeps, l'origine même d'une rêverie où s'accumulent désirs et tentations, la tentation d'ouvrir l'être en son tréfonds, le désir de conquérir tous les êtres réticents. [...] Comme tout devient concret dans le monde d'une âme quand un objet, quand une simple porte vient donner les images de l'hésitation, de la tentation, du désir, de la sécurité du libre accueil, du respect !* »¹⁰⁰.

Nous voyons dans la dernière conversation de ces deux jeunes hommes qu'ils se situent aux limites de la simulation et ils voient leurs tentations et leurs désirs en se regardant. Pour Caligula, c'est le désir d'obtenir et d'être impossible qu'il croit qu'il peut trouver en dehors du système. Pour Scipion, ce qu'il voit en Caligula est la même compréhension de la simulation qui le force en dehors mais qui emprisonne Caligula en dedans. Pour solidifier cette proposition, on retourne à la proposition de Bachelard

⁹⁹ Ibid., p. 163.

¹⁰⁰ Gaston Bachelard, op. cit., 1957, pp. 200-201.

sur la double représentation d'une rêverie de la porte : « [...] *Il soit qu'il y a deux êtres dans la porte, que la porte réveille en nous deux directions de songe, qu'elle est deux fois symbolique.* »¹⁰¹.

Après le départ de Scipion, Cæsonia entre en scène et elle engage une conversation avec Caligula sur son état présent apparemment déchiré par ses actes. Caligula lui oppose puisqu'ils ont des idées différentes sur la notion de la pureté innée qui indique une sorte des valeurs morales en disant qu'il recherche sa pureté personnelle en tuant et il ajoute : « *C'est drôle. Quand je ne tue pas, je me sens seul. Les vivants ne suffisent pas à peupler l'univers et à chasser l'ennui. Quand vous êtes tous là, vous me faites sentir un vide sans mesure où je ne peux regarder. Je ne suis bien que parmi mes morts. Eux sont vrais. Ils sont comme moi. Ils m'attendent et me pressent.* »¹⁰².

Nous voyons qu'après son regard à Scipion qui est parti, Caligula est arrivé à une conclusion sur ce double état qui vient avec le complexe d'Icare et qui situé devant la porte de la simulation. Avec cette conclusion, il est devenu conscient de son état doublé par le complexe d'Icare. Pour sa partie humaine, la mortalité qui le fait souffrir la force à tuer parce que les hommes vivants évoquent en lui sa solitude dans le domaine du possible puisqu'il est également mortel comme les autres. En outre, il compare les hommes vivants à un espace sans mesure où on confèrera à *La poétique de l'espace* pour mieux l'analyser : « *L'espace valorisé est un verbe ; jamais en nous ou hors de nous la grandeur n'est un objet. Donner son espace poétique à un objet, c'est lui donner plus d'espace qu'il n'en a objectivement, ou pour mieux dire, c'est suivre l'expansion de son espace intime.* »¹⁰³. Avec la proposition de Bachelard on peut dire que Caligula humain a valorisé cet espace des humains vivants avec la valeur intime de la mortalité et en y regardant il se perd dans l'idée que la mort est inévitable.

¹⁰¹ Ibid., p. 201.

¹⁰² Albert Camus, op. cit., 1958, p. 165.

¹⁰³ Gaston Bachelard, op. cit., 1957, p. 183.

En revanche, pour sa partie omnisciente, en les regardant il voit la conclusion inévitable de ses actes sous l'effet du complexe d'Ozymandias. Il a déjà établi dans le mémoire que dès que la révolte se réalise, les valeurs renversées du système ancien deviennent *les cendres* pour enseigner les générations nouvelles. En réalisant qu'il ne peut pas échapper l'espace de la simulation, tout ce qui reste pour lui est d'être rendu *aux cendres*. Donc, l'appel de ses morts est devenu pour lui la préfiguration de la terminaison de son système.

La conclusion prévisible du complexe d'Ozymandias peut être observée dans les répliques de Caligula : « *Ce ne sont pas ceux dont j'ai tué les fils ou le père qui m'assassineront. Ceux-là ont compris. Ils sont avec moi, ils ont le même goût dans la bouche. Mais les autres, ceux que j'ai moqués et ridiculisés, je suis sans défense contre leur vanité.* »¹⁰⁴.

On peut dire par la déduction de Caligula que tous les actes de perversion du système et de dévalorisation afin d'évoquer la révolte seront la raison de son assassinat. Au lieu de ses actes qui produisent les conséquences réelles, la révolte sera causée par la souillure des valeurs du système ancien puisque ceux sont affectés par la vraie cruauté ont compris que cette cruauté est née de la nature corrompue de la simulation, donc, désirer de se révolter à cause de la vengeance continuera la simulation puisque cet acte vindicatif continuera la circulation des acteurs autour du feu. C'est la vérité cruelle derrière le feu qui fournit *le goût dans la bouche* qu'on peut trouver dans *La psychanalyse du feu* à propos de l'effet souillant de la fièvre : « *Mais la fièvre est la marque d'une impureté dans le feu du sang ; elle est la marque d'un soufre impur. Aussi il ne faut pas s'étonner que la fièvre enduise « les conduits de la respiration, et principalement la langue et les lèvres, d'une fuliginosité noire et lée.* » (De Pezanson, Nouveau Traité des fièvres, Paris, 1690, p. 30, 49) »¹⁰⁵. C'est le même goût dans la

¹⁰⁴ Albert Camus, op. cit., 1958, p. 166.

¹⁰⁵ Gaston Bachelard, op. cit., 1949, p. 117.

bouche causé par la fièvre qui fait que ceux qui ont compris la circulation de la simulation souffre purifie un système et qui enseigne par les cendres.

A la fin de la scène, nous voyons la comparaison faite par Caligula entre le bonheur et la récompense du refoulement donnée par le système dont avait déjà témoigné par la confession de Cherea dans la sixième scène du troisième acte :

« Je vis, je tue, j'exerce le pouvoir délirant du destructeur, auprès de quoi celui du créateur paraît une singerie. C'est cela, être heureux. C'est cela le bonheur, cette insupportable délivrance, cet universel mépris, le sang, la haine autour de moi, cet isolement non pareil de l'homme qui tient toute sa vie sous son regard, la joie démesurée de l'assassin impuni. »¹⁰⁶.

Dans la déclaration de Caligula, nous voyons la similitude entre le bonheur d'un homme coupable qui s'évade de la punition grâce au complexe de Janus et de lui-même qui fait les actes criminels sous l'effet du complexe d'Ozymandias. Tous deux, en bénéficiant de leurs positions dans le système, restent impunis. C'est le même bonheur de la satisfaction d'un désir qui est interdit par le système et que son refoulement est récompensé. Mais tandis qu'un participant sent le bonheur au niveau d'une simple satisfaction d'un désir interdit, le bonheur de Caligula est fourni par la force destructive des valeurs du système, lui poussant vers l'impossible.

2.5.7- La finalisation de la démarche de la Loi

Dans la dernière scène de la pièce, Caligula parle à un miroir après qu'il a tué Cæsonia afin de rester seul :

« [...] Tu le vois bien, Hélicon n'est pas venu. Je n'aurai pas la lune. [...] Si j'avais eu la lune, si l'amour suffisait, tout serait changé. Mais où étancher cette soif ? Quel cœur, quel dieu auraient pour moi la profondeur d'un lac ? [...] L'impossible ! Je l'ai cherché aux limites du monde, aux confins de moi-même. J'ai tendu mes mains, je tends mes mains et c'est toi que je rencontre, toujours toi en face de moi, et je suis pour toi plein de haine. [...] Hélicon ne viendra pas : nous serons coupables à jamais ! »¹⁰⁷.

¹⁰⁶ Albert Camus, op. cit., 1958., p. 170.

¹⁰⁷ Ibid., pp. 171-172.

Lors de la tirade de Caligula, nous voyons la confrontation entre les deux états fournis par le complexe d'Icare. En sachant que l'effet d'autodestruction du système préparé par lui sous l'influence du complexe d'Ozymandias, il comprend que l'étape suivante est sa mort pour que le système des rebelles puisse s'établir. Bien qu'il achève son but de détruire le système, il réalise qu'il n'a pas achevé l'impossible, nous pouvons l'observer par l'utilisation des mots *la soif* et *la profondeur d'un lac*. Il avait déjà présenté que la relation entre son désir de l'impossible et l'eau douce dans l'acte III, scène III. Dans la scène actuelle, on voit qu'il n'achève pas le rafraîchissement de la lune et qu'il ne l'achèvera jamais.

Nous voyons également que l'impossible signifie la rétribution pour Caligula humain. L'impossibilité objectivée est cherchée par le jeune empereur dans les profondeurs intimes ainsi que les limites concrètes. Mais comme il trouve la justification de la mortalité dans l'espace des hommes vivants, cette fois il trouve sa partie coupable qui a fait souffrir tout le monde et donc qui sera la raison de sa mort. Dans les dernières phrases de la pièce, on trouve la réponse de Caligula omniscient à sa partie humaine : « - *A l'histoire, Caligula, à l'histoire. – Je suis encore vivant !* »¹⁰⁸.

Par ces dernières énonciations de Caligula, on voit que par la partie omnisciente, l'immortalité est achevée en devenant *les cendres* du système de ceux qui se révolte contre lui, et par Cherea et Scipion puisqu'il est l'instigateur de ses nouveaux états : pour Cherea, il est devenu son libérateur et donc, il restera un élément de sa révolte ; et pour Scipion, il est devenu la raison qu'il peut s'évader de l'espace du système en le poussant en dehors du système avec la vérité du feu de la simulation.

¹⁰⁸ Ibid., p. 172.

Schéma 8 : Le positionnement final de Caligula

Caligula humain	Caligula omniscient
- Le coupable du complexe de Janus - N'a pas achevé l'impossible - Mort	- Les cendres du complexe d'Ozymandias - Achevé l'impossible - Immortel

CONCLUSION

Dans notre mémoire, nous avons essayé d'étudier le phénomène de la Loi et les positionnements des différents protagonistes dans la pièce dramatique d'Albert Camus, intitulée *Caligula*, en utilisant les œuvres phénoménologiques des philosophes Gaston Bachelard et Jean Baudrillard.

En nous référant aux problématiques qui adoptent une approche phénoménologique dans le premier chapitre du mémoire, nous avons établi une approche méthodologique où nous avons inclus les éléments de l'imagination et des rêveries telles que Bachelard les définit dans ses ouvrages. Nous avons également adopté les théories de Jean Baudrillard sur la notion de la simulation pour distinguer la nature d'un phénomène social produit.

Dans le deuxième chapitre de notre mémoire, nous avons appliqué notre méthode au corpus par chapitre par chapitre, afin d'observer les différents états du phénomène et des différents protagonistes quant au phénomène décrit.

Lors du premier acte, nous avons vu que la Loi simule un espace commun pour ses participants pour qu'elle puisse les réguler et les contrôler. De plus, elle se forme au niveau topologique similaire d'une sphère propageant et parfait d'après les propositions de Bachelard sur le sujet, au sens qu'elle peut apparaître incontestable et incorruptible. En outre, au niveau corporel, elle se manifeste par les lieux communs et les valeurs volontairement définies par les participants de son système comme *le palais*, *Rome* ou *l'empereur* afin de justifier son existence et ses actes pour la régulation et l'interdiction.

Concernant ces actes régulateurs, nous avons vu qu'il existe des actes pris par les acteurs ceux sont situés dans une position de pouvoir dans la hiérarchie et qui contredisent les règles et les valeurs d'un système de la Loi pour la continuation et la survie de la simulation. Nous avons défini ces actes et ces situations comme *le complexe de Janus*.

Au niveau des protagonistes, nous avons témoigné que le sujet principal de la pièce, *Caligula*, est situé au point maximal du système, autrement dit la polaire en relation à sa forme topologique et que ce point maximal est la seule position par où le système peut être corrompu. A cause de son désir d'obtenir l'impossible qu'il a symbolisé avec un autre objet sphérique *la lune*, nous avons vu que Caligula utilisait cette position maximale pour être la force régulatrice elle-même, c'est-à-dire la Loi. En outre, nous avons établi que cette position vient avec un double état où ce qui s'y est situé ont deux perspectives ; humaine et omnisciente respectivement. Nous avons appelé ce double état et ses conséquences *le complexe d'Icare*.

D'ailleurs, reposant sur *le complexe de Prométhée* de Bachelard, nous avons expliqué les positionnements autour d'une révolte, vu que Caligula la valorisait comme le seul élément de son système et que les acteurs de la pièce se sont situés autour de la révolte contre Caligula. Nous avons nommé les supporteurs d'un système *les gardiens* et son opposition *les rebelles*, d'après les acteurs autour du feu prométhéen.

Après l'établissement du besoin du système aux participants pour sa justification au début du deuxième acte, dans la deuxième scène, nous avons vu que Cherea se situe comme le gardien des valeurs du système ancien, étant donné qu'il continue à s'y soumettre. En revanche, Hélicon et Cæsonia, pour ses parts, se sont situés à la position du gardien du feu nouveau : conte Scipion qui est devenu le rebelle.

En outre, dans la neuvième scène de l'acte II, nous avons établi qu'il existe les actes pris par ce qui est situé au point maximal pour la destruction du système en le modifiant afin de déstabiliser la simulation de la Loi et nous avons les appelé *le complexe d'Ozymandias*. Lors du deuxième acte, nous avons déjà témoigné que Caligula agit sous l'effet de ce complexe quant à la corruption des valeurs du système ancien afin d'évoquer la révolte.

Dans la dernière scène du deuxième acte, avec la révélation de Caligula à Scipion sur la réalité après le feu prométhéen qu'il n'y a rien à achever derrière le feu que la rumeur d'un pouvoir supposé, nous témoignons que le système du phénomène de la Loi

s'opère sur la supposition du pouvoir. Par cette révélation, nous avons vu le changement du positionnement de Scipion d'être un rebelle à être en dehors du système.

Un autre changement de position s'est réalisé dans la dernière scène de l'acte III où Caligula a détruit la preuve de l'assassinat, faisant la révolte de Cherea dépendant à sa volonté. Par la révélation de la réalité du feu, il fait Cherea conscient du fait que la liberté peut être choisie et elle n'est pas un élément donné aux hommes par le système. Dans la dernière scène nous avons également que le système de la Loi récompense le refoulement pour sa continuation.

Au dernier acte, nous sommes informés de la défense d'Hélicon quant au *complexe d'Héphaïstos* où ceux qui sont situés au-dessous de la barrière de Janus inversent les valeurs anciennes au moment d'une révolte. C'est le complexe qui consiste des actes et des perceptions de tous ceux qui sont situés au-dessous du point d'équilibre de la hiérarchie.

En outre, dans cet acte, nous avons vu que l'effet d'autodestruction du complexe d'Ozymandias rend le système détruit à l'information pour la nouvelle génération du système de remplacement. En définissant cette transformation, nous avons utilisé la proposition de Bachelard à propos du feu purificateur et nous sommes venus à la conclusion de l'appeler *les cendres*.

A la fin de la pièce, après le départ de Scipion, nous avons vu les changements de positionnement aux côtés du poète et de l'empereur. En utilisant la notion de *la porte* de Bachelard, nous avons établi qu'un double état entre ces acteurs s'effectuait ; Scipion étant en dehors du système et Caligula restant en dedans. Dans le dernier monologue de Caligula, nous avons vu un autre double état entre Caligula humain et omniscient ; l'un qui comprend qu'il n'achèvera pas l'impossible puisque la conclusion des actes réalisés sous l'effet du complexe d'Ozymandias sera son meurtre - par Cherea qui a *choisi* de rester le gardien du système ancien -, et l'autre qui a achevé l'immortalité en se rendant aux *cendres*.

En somme, nous avons tenté de mieux définir un phénomène dans notre corpus qui trouve une base de réalité à la vie réelle. Notre intention était distinguer les effets différents de la Loi sur un système qui contient ses participants et qui se présente dans un espace définissable au niveau topologique. Nous avons utilisé les notions de la régulation, de l'interdiction et de la purification comme les effets qui viennent de la nature dominante du feu par rapport à Gaston Bachelard et la notion de la simulation comme l'autoréalisation du système par rapport à Jean Baudrillard pour trouver les limites possibles du phénomène.



BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard, Gaston : **L'eau et les rêves**, Librairie José Corti, 1942
- Bachelard, Gaston : **La Poétique de l'espace**, Presses Universitaires de France, 1957
- Bachelard, Gaston : **La psychanalyse du feu**, Gallimard, 1949
- Bachelard, Gaston : **La terre et les rêveries de la volonté**, Corti, 1948
- Baudrillard, Jean : **Simulacres et simulation**, Galilée, 1981
- Camus, Albert : **Caligula**, Ed. by., Pierre-Louis Rey, Gallimard, 1958
- Charles Louis de
Secondat, baron de La
Brède et de
Montesquieu : **De l'esprit des lois**. Gallimard, 1758
- Larousse : Un dictionnaire de la langue française en ligne :
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/loi/47700>
- Le Robert Dico en ligne : Un dictionnaire de la langue française :
<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/loi>

Louisa Yousfi : **Gaston Bachelard : une philosophie à double visage.**
Sciences Humaines, 242, 31-31., 2012.
<https://doi.org/10.3917/sh.242.0031>

Merleau-Ponty,
Maurice : **Phénoménologie de la perception**, Gallimard, 1945

Wikipédia
L'encyclopédie libre : https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9%C3%A8re_de_Russell?oldformat=true